EXTRAITS D'INTERVIEWS DE PROCHE-ORIENTAUX

pour

"DES VOIX DANS LA MAISON D'ORIENT"

par Corine Miret et Stéphane Olry

Fadia :

J'avais deux valises et un sac à dos. Point. J'ai débarqué la première semaine chez un couple franco-libanais-iranien, c'est pas un couple à trois, mais lui est français et libanais et elle est française et iranienne. Le mec était le cousin à un ami à moi à Beyrouth. Une semaine aprés, j'ai trouvé un truc et puis je restée un an dedans. Ensuite c'était la suite des déménagements interminables, vingt-cinq déménagements en dix ans, avant d'arriver ici. La torture. C'était toujours provisoire, mais en même temps j'avais gardé une pièce avec quinze mètres carrés avec les chiottes tout compris, dans le dix-huitième que je gardais, chaque fois que je partais dans un lieu provisoire, pour ne pas me retrouver à la rue après. Mais quand même, c'était torturant comme aller-retour, jusqu'au moment où je me suis vraiment trouvé dans la rue. J'avais largué cette chambre, parce que je ne pouvais plus vivre dans le dix-huitième, j'avais tellement souffert dans cette pièce, en plus... symboliquement, ce n'était plus supportable, je préfèrais encore la rue que cette pièce. C'est là que j'ai vraiment galéré, j'étais vraiment à la rue, j'avais mes objets à droite à gauche, mes toiles, mes valises, les trucs, mais vraiment, c'était horrible, parce que là tu perds vraiment tes repères, là c'est vraiment plus rien. Je me brossais les dents dans les cafés. Là c'était le summum. Tout un circuit comme ça. J'ai toujours réussi à peindre, sauf l'année avant de venir ici. J'avais pris la décision. J'avais pris une chambre dans le cinquième, de neuf mètres carrés donc c'était pas possible de peindre, un placard, il y avait juste le lit où je pouvais dessiner. La chambre était réduite au lit, un robinet d'eau froide, les chiottes étaient dehors. Et je me suis dit : je ne sortirai plus de là avant d'avoir un atelier, et un logement stable. Point.
Alors, le chevalet. Ça, c'était mon premier voyage, premier atterrissage. C'était le chevalet qui me servait quand j'allais peindre dehors, tu sais, pliable, portatif. Il m'a servi durant mes années de Beaux-Arts, et puis voilà. En fait, je crois que je m'en suis jamais servi ici. Et j'ai terminé à le donner à la fille de ma première galeriste. Je ne m'en suis jamais servi, premièrement parce que je ne peignais plus dehors. En fait, ici, la méthode de peindre a complètement basculé, c'était par terre ou sur le mur. J'avais plus besoin de mon chevalet. Et donc, ça ne m'a jamais servi, et à force de le trimballer dans mes déménagements, j'ai terminé à le donner à la fille de ma première galerie. Je sais où il est quand même. Je l'ai trimballé comme une imbécile, sans servir à rien, durant tout mes déménagements. Je ne voulais pas le laisser en fait. C'était plus sentimental qu'autre chose. Le premier paysage que j'avais peint c'était dessus, c'était la ville, c'était au bord de la mer. Avec les vagues qui se cassaient dans les rochers, vers Jounieh. Qu'est-ce que j'ai brulé ce jour-là... On allait un peu partout. Pas dans des régions très lointaines quand-même, mais bon. Dans le Meten, pas trop lointain, j'aurais voulu peut-être, mais à cause toujours de la trouille, de ne pas trop s'éloigner

de la maison. Parce que ça pétait un peu dans tous les sens, même dans les montagnes.
Pour mon projet de diplôme à Beyrouth, j'avais choisi comme sujet : "les coulisses du théâtre". J'ai travaillé tout un an dessus avec les études : petit, grand, moyen, ainsi de suite. J'ai ramené juste une étude de la grande finale, que je devais réaliser à la fin, c'était trois personnages, mi-ombre mi-lumière au théâtre, et je crois que c'était un fragment. Et je l'aimais beaucoup parce que j'avais utilisé les mains de ma mère pour faire la main du personnage. A l'époque j'étais encore dans le figuratif-figuratif, et c'est comme si j'avais ramené un morceau de ma mère aussi. J'ai ramené aussi un truc que je garde, c'est une boite à pastel qui m'a suivi et qui est toujours là. C'est le seul truc que j'ai gardé. Et maintenant, c'est des pastels nouveaux, les pastels du Liban, je ne me souviens pas quand je les ai finis. Enfin j'ai beaucoup jeté, le chevalet, la peinture de ma mère j'en avais plus rien à foutre. J'ai appris à balancer et à laisser le minimum vital, mais vraiment essentiel, à cause de mes déménagements. Tu apprends à choisir. Il n'y a plus que cette boite. Je ne me souviens plus de qui me l'a donnée, dans quelles circonstances, je ne me souviens plus de rien, tu imagines? la source je ne m'en souviens plus. Le seul truc que j'ai écrit dessus : "Fadia - Milad". Milad, c'est le mec avec qui je suis restée six ans à Beyrouth. C'était mon ami. C'est tout ce qu'elle a d'exceptionnelle, en fait. C'est marqué en peinture verte dessus : Fadia, Milad. Elle est en bois. Milad, la première fois que je suis retourné au Liban, je l'ai vu, la deuxième fois, non. On a correspondu au début, éventuellement; après ça se rétrécissait, éventuellement; jusqu'à ne plus rien avoir, éventuellement.
La dernière fois que je suis retournée au Liban, ce qui m'intrigue, c'est que, j'ai ramassé plein de trucs que j'ai mis dans un sac pour ramener, genre un os comme ça, de la rotule. Tu sais quand on était petit on jouait avec les os du mouton, les osselets, tu lances et pop. Et là, j'allais visiter une des plus vieille église, une qui peut tenir deux banquettes, sur une petite colline au bord de la mer, vers Jounieh, et là dehors, j'ai vu les osselets, mais gros, de vache ou d'un truc comme ça. Alors je l'ai vite ramassé, je l'ai mis dans mon sac; puis j'ai du l'oublier à Beyrouth, chez mes parents. J'imaginais quand ma mère allait ouvrir le truc et voir. Qu'est-ce qu'elle a encore ramené cette fille? Elle arrête pas! et puis chez Bassam, aussi, j'avais mis plein de trucs de coté. Des ressorts de matelas rouillés. Et puis des claquette en bois, très très ancien, avec juste un lacet en cuir noir, que les syriens portent peut-être encore aux pieds. J'en ai trouvé une paire sur la terrasse. Alors, je l'ai mise dans le sac. J'ai mis aussi le truc en fer forgé pour accrocher. Les ressorts. Et puis, j'ai renoncé à les ramener à la dernière minute. En fait j'aime plus trop porter. J'ai la trouille du lourd. Je déteste la lourdeur. J'aime pas porter. J'aime pas porter.

Quand je retourne au Liban, c'est comme quand tu prends la pioche, pour remuer la terre, tu pioches, tu fais remonter tes racines à la surface. C'est hyper douloureux, et en même temps c'est très beau. A nouveau, tu baignes dans les atmosphères que tu a quitté depuis X temps. Quand le matin, je dormais chez Pascale, et que j'étais réveillée par le son des vendeurs de légumes, ben ça m'a ramené pas seulement à l'âge de treize ans, j'avais la chair de poule. Ah, ben oui.
Mes cauchemars, la plupart du temps, c'est en rapport avec le Liban. Par exemple, quand je suis retournée là, c'était un mois de cauchemar la nuit avant. Au Liban, il n'y a pas d'africain. Alors, c'était les noirs, les africains qui me ligotaient avec des cordes, avec leurs gris-gris, ils faisaients leurs festins leurs feux autour de moi, il ne me laissaient pas partir du Liban. Des trucs inimaginables.
En France, le truc qui m'enthousiasmait toujours, c'était d'être loin de mes parents. Loin de l'angoisse de maman, de mon père, parce que j'ai une mère pathologiquement angoissée. Plus son angoisse naturelle, ajoutée à l'angoisse de la guerre. Donc, j'avais la totale à la maison. J'avais ma dose, quoi. Il fallait que je parte sinon j'allais mourir, m'étouffer, pas de vie. Ici tu peux avoir ta personnalité. En plus, ce qui est agaçant au Liban, c'est la vie en clan. Tu as mal : toute la famille, et les voisins, et les autres voisins, ont mal avec toi. Si tu veux prendre une décision, c'est tous ces gens là qui doivent la prendre à ta place. Merde, moi, en tant que moi, j'existe. C'est ça. C'est ça qui me faisait terriblement mal, et c'est ça que j'ai toujours refusé. Depuis mon enfance."

Toni :
Sur cette photo, je devais avoir huit ans, non, cinq ans. Tu imagines. Je me rappelle vaguement de cet accoutrement de bédouin; on a du me l'offrir pour Noël ou pour un anniversaire . C'est quand j'ai revu la photo, que je me suis souvenu de ce déguisement, tu t'imagines. Ce que j'ai trouvé drôle en retrouvant cela, c'est de me rappeler ce que représentait le bédouin dans notre imaginaire de cette époque : c'était le comble de l'exotisme, c'est l'arabe qui vit sous la tente, dans le désert. Pour moi, fils d'une famille petit-bourgeoise chrétienne à Beyrouth, c'était quelqu'un qui n'avait rien à voir avec moi, de près ou de loin. Ce déguisement, c'était un déguisement, j'aurai pu aussi bien me déguiser en indien ou en cow-boy. Quand on allait à la Beeka, à Baalbek, on pouvait voir des types avec l'accoutrement, l'agued et le machin. A Beyrouth, jamais; à Beyrouth il n'y en avait pas. Quand tu voyais un type comme ça à Beyrouth, tu savais qu'il venait de débarquer de Je ne sais pas où, qu'il était de passage
A Jammour, à l'école, chez les jésuites, une fois, il y a un type, je ne sais pas ce qui lui a pris dans la classe, il a demandé "Ça veut dire quoi jésuitique,

mon Pére?". Et moi, j'ai répondu : hypocrite. Comme ça, sans réfléchir, ça m'est sorti spontanément. Et le prof m'a sermonné pendant un quart d'heure, en disant "Ah, bon, comme ça vous estimez que le père Untel qui s'occupe de vous, et le père Machin et Machin sont des hypocrites, vous pensez que ça va leur faire plaisir de savoir que vous pensez cela?" Enfin, le genre de chantage odieux, quoi. Sinon, le reste du temps, c'était lecture des évangiles. Je pense que le lavage de cerveaux se faisait ailleurs, dans d'autres arcanes auquelles moi j'échappais, mais dont je n'ai appris l'existence que bien après. Par exemple, les futures milices des phalangistes recrutaient dès cet âge-là et cette époque-là et faisaient des réunions, un peu comme un mouvement de boys-scouts. Ils réunissaient des gens. J'avais des copains que je croyais être très proche, et je n'ai découvert qu'après la guerre qu'ils m'avaient caché tout ce pan de leurs activités, peut-être parce qu'ils supputaient que je n'étais pas des leurs. Eux le savaient. Parce que, eux, on leur avait dit : méfie-toi de l'orthodoxe, méfie-toi de ce type qu'est pas très... catholique. Et j'ai appris que pendant des années, ils étaient allés le jeudi après-midi, et que là, on leur avait fait des discours politiques : attention le palestinien va nous bouffer, le musulman est notre ennemi, il va arriver un jour où il va falloir se défendre. Et moi, je suis tombé des nues, quand du jour au lendemain, il y a tous ces abrutis qui se sont retrouvés en uniforme avec un fusil, comme si ils n'avaient attendu que ça. Et ça a contribué à ce sentiment d'absurde et d'incompréhension... Comment ça se fait que le 13 avril 75, il y ait eu tant de gens en battle-dress qui était prêts, et des le lendemain, ils pouvaient fermer le centre-ville, et bombarder, être capable d'un minimum de discipline militaire. J'aimerais bien savoir d'où est venu l'argent.Tu imagines ce que ça coûte. On a dit qu'en Yougoslavie, quand ça a commencé ils ont racheté toutes les armes du Liban. On s'est retrouvé à la maison à rien foutre, à regarder ces abrutis de miliciens qui paradaient en se foutant d'eux et eux qui nous regardaient avec force mépris, en nous taxant de lâches.

Cette fameuse année de la guerre où les jeunes gens de mon âge ont choisi de prendre le fusil, et où d'autres comme moi, se sont retrouvés un peu oisif - j'en suis même arrivé à apprendre quelques points de tricot- j'avais un voisin qui faisait de la guitare, et on faisait de la musique ensemble.

J'ai acheté cette guitare grâce à une annonce dans l'Orient-Le Jour. Le type m'a raconté une histoire : je l'ai achetée à ma soeur qui ne l'a pas aimée, donc, je te la revends. Et le lendemain on a appris que l'un des grands magasins de musique du centre ville avait été pillé par les phalangistes. Et cette guitare venait de là.

J'ai retrouvé un blues qu'on avait écrit sur le Quartier. (Sleïmen , c'était le concierge de l'immeuble, qui était un personnage haut en couleur, avec une voix tonitruante. Bon, le titre c'est déjà tout un programme, vous allez reconnaitre tous les trucs qu'on devait écouter à l'époque, des trucs américains. On habitait rue Trabaud :

"Approximativly, new Trabaud street again." Entre parenthèse :"Yeah."
Alors :
"Là-haut le soleil brille à plus pouvoir travailler
Chez Fadi au moins ya musique, air conditionné
Moi, j'écoute les marchands dans la rue improviser
Pas moyen dans tout ça, pas moyen d'étudier

Déjà le gars d'en face sort, fait péter sa moto
Le voisin l'engueule et veut partir dans son auto
Mais les gosses du coin ont fait un coup pour l'emmerder
Pas moyen dans tout ça, pas moyen d'étudier

Sleïmen accourt, part, revient soudain et se déchaine
Tout l'immeuble résonne et au balcon se ramène
C'est une tomate qui a fait tache d'encre dans l'escalier
Pas moyen dans tout ça, pas moyen d'étudier

Toutes les radios diffusent aux nouvelles qu'ils en ont marre
Chez nous à la cuisine ya tout l'temps la bagarre
Il est déjà midi et tout le monde est pressé
Pas moyen dans tout ça, pas moyen d'étudier"

Et le dernier paragraphe, c'est un couplet lent :

"Avachis sur le trottoir, le chauffeur des voisins
Lit son journal d'un plus du trois quart éteint
Le boutiquier du coin sommnolle et ne peux y remédier
Va fallloir dans tout cela, oh, va falloir étudier."

Ça c'est la carte d'un restaurant à Damas. Il y deux ans, je suis rentré au Liban. Et dans ce cas là, je vais systèmatiquement voir mes deux oncles maternels avec qui je suis très lié. Ils sont très jeunes d'esprit, assez originaux. Donc, je vais voir mon oncle Georges, et nous faisons le projet d'aller à Damas, en Syrie. D'abord parce que je n'avais pas vu Damas depuis trente ans. Et ensuite, je voulais revoir Hanadé. Il y avait une femme qui travaillait chez ma grand-mère. Cette femme a eu une petite fille d'un mari qui l'a abandonnée. C'était -disait-on- un palestinien des camps. Et cette petite fille, Hanadé, elle était haute comme trois pommes quand on allait l'été chez mon oncle à la montagne. C'était un mouflet. Mon oncle lui a tenu lieu de tuteur. A dire vrai, mon oncle vivait plus ou moins en concubinage avec sa mère. Et la première année où je suis rentré au Liban après une très longue interruption, quand j'ai frappé chez mon oncle, c'était une jeune fille fringante de 18 ans, mignonne qui m'a ouvert la porte, et c'était la même

Hanadé. Elle était super sympa, adorable, et piquée de musique. Elle voulait devenir chanteuse. Elle passait sa journée à chanter des trucs arabes. Elle connaissait par cœur tout le répertoire : Oum Kalthoum, Faïrouz... Elle révait de devenir chanteuse. On a donc passé un été très sympa avec cette fille, mon oncle, et la mère de cette fille. Sachant qu'ils la surveillaient tous. Dés qu'un garçon, comme par exemple mon frère ou moi, tournait autour de cette fille, ils nous faisaient bien comprendre qu'elle devait rester "mitl el lira - en français : comme la livre libanaise"; c'est à dire impeccable. Et elle était très coquine. Elle en rajoutait dans la provocation. Dans la voiture, elle m'entourait, elle faisait des mamours, elle faisait exprès de faire un peu la garce. Et l'oncle faisait la gueule, et sa mère faisait la gueule. Et donc, j'avais très envie, lorsque je suis rentré l'été dernier de la revoir. Mon oncle m'a dit :
"Elle est à Damas. Elle a entamé une petite carrière. Elle va de clubs en clubs. Elle commence à chanter".
On a décidé d'aller la voir, mais sans la prévenir. Et on va dans un restaurant du centre-ville à Damas, où la mère et la fille avaient leur Q.G, et où elles vont tout le temps. Georges demande si Une Telle est là. Et le patron, le reçoit courtoisement, mais enfin, juste ce qu'il faut de politesse. :
"Non, elle n'est pas encore là. Elle va arriver. Mais si vous voulez vous asseoir..."
On s'asseoit. On commande quelque chose. deux petits trucs pour grignoter. On avait faim. Et on était là, on attendait. Et tout d'un coup mon oncle me dit "Tiens, la voilà."
Et Hanadé est rentrée dans le bistrot. Elle voit d'abord mon oncle.Et tout d'un coup elle me reconnait et là -elle est très exubérante- "Ah! Toni!" Elle pousse un cri, elle fonce sur moi, elle m'embrasse. Grande effusion dans le restaurant. Et moi, j'étais même un peu géné. Et les gens du restaurant, en voyant cela -parce que cette petite jeune est un peu leur Diva- tout à coup, nous font déménager de table. Ils nous amènent à une table énorme. Ce n'était plus à nous de commander. Les plats arrivaient en veux-tu, en voilà, il y en avait même trop, on n'a pas pu manger un dixième, "Et vous allez goûter ça, et vous allez goûter ci..." C'était délicieux. Par contre l'envers de la médaille, c'est que quand j'ai entendu Hanadé chanter, ce n'était pas probant du tout. D'abord, elle se produisait dans des cabarets complètement nuls, pour riches saoudiens qui venaient voir des nanas déshabillées. On leur disait :
"Vous chantez n'importe quoi. Mais vous vous mettez en mini-jupe. L'essentiel c'est qu'ils voient des cuisses"
Et j'ai trouvé qu'elle chantait assez mal. Avec une sono atroce, des musiciens atroces. Moi, ça m'a déçu. Mais cette fille, elle a manqué d'un mentor, quelqu'un qui lui explique que la chanson, comme tout art, c'est quelque chose de sérieux, qu'il faut travailler, que ce n'est pas parce que tu es douée, que tu chantes dans ta baignoire que tu vas devenir Edith Piaf. C'était

quelqu'un de très paresseux, de très dilettante, elle prend la vie comme elle vient. Les sous tombaient. Il suffisait qu'elle se déhanche, qu'elle chante à peu près juste, tout le monde lui disait : "c'est très bien". Et aux dernières nouvelles sa carrière a tourné court. Elle est rentrée au Liban. On a appris ses fiançailles. Donc...

Sophie :
La boite c'est toute une série de boîtes, et si je les ai ramenées c'est parce que c'est mon père qui me les avait ramené des pays du Golfe lorsqu'il travaillait là-bas et ça a beaucoup, beaucoup de valeur pour moi, parce que je vois très peu mon père et j'ai beaucoup de difficultés de communication avec mon père. Donc, elles sont très très symboliques. Et ces boîtes là sont toujours vides, sauf une... Sur les balcons au Liban, il y a toujours des rosiers, et de temps en temps, je m'amusais à décoller une épine, et puis je les mettais dans la boîte. Un jour j'ai ouvert la boîte, et j'ai compté sept épines. Le chiffre sept est un chiffre que j'aime beaucoup, ça m'a amusé, et je n'y ai plus touché. J'ai un rapport avec tout ce qui touche mon enfance très superstitieux. De temps en temps, il m'arrive de l'ouvrir, de bien compter, et de refermer et d'être très satisfaite.
Il y a le coran du ramadan qui est tout le temps avec moi. Dans mon sac. Qui est dans une espèce de petit porte-monnaie que ma grand-mère française m'avait donné, et qui est tout le temps avec. Je n'ai pas eu d'éducation religieuse, mais c'est le poids de la culture, le poids de la tradition, et c'est Tripoli, c'est le feux rouge, non, c'est pas le feu rouge puisqu'il n'y a pas de feu, c'est l'embouteillage, c'est le petit môme qui vient durant le ramadan avec ses boîtes de chewing gum et ses petits coran, qui est habillé en haillon et qui vend ça dix centimes.
Dans ma liste j'ai beaucoup de boîtes. Beaucoup de choses qui renferment. beaucoup de femmes.
Il y a des vêtements que j'ai gardé pendant très longtemps sans les mettre. Je n'arrivais pas à les jetter, et puis un jour, je les balançais. Donc, ils ne sont pas sur la liste. Mais, notamment un pyjama, c'était pendant les évènements d'Arafat, en 83, on a du foutre le camp sans rien à Beyrouth. A Beyrouth on a été dans un magasin, et on a acheté ce pyjama. Ce pyjama je l'ai gardé jusque vers mes seize ans en fait. Ce qui fait quatre ans. Je pense que c'est un lien affectif, c'est un lien tout court. Ce pyjama peut-être c'est la nuit, ça couvre, il me fallait cette couverture. Il y a aussi la matière. Dans une espèce de coton moltonné, très doux.C'est un pyjama que j'aimais bien. Il était là. Je ne le mettais pas. Ça me rassurait.
J'ai besoin de savoir quel sens a le Liban pour moi. Il y a ma maison. Il y a ma chambre. Quel sens a ma chambre. Je ne sais plus à qui cela appartient. est-ce que ça appartient à mon enfance, est-ce que ça appartient à moi? Est-ce que ça appartient à mon père? Je n'ai pas de réponse. Ça me parait loin,

ça me parait étranger. C'est la quatrième dimension. Il y a eu une fracture. J'essaye de refaire le lien. Ce sont des objets, il faut que je les remballe, que je les balance, que faire? et je ne peux pas non plus les laisser là en suspens.
Il ya deux ans, quand j'étais dans l'avion, je me disais, bon, tu vas arriver dans la maison et j'avais une image, c'était rentrer dans ma chambre, me voir dans cette chambre, me voir môme. En fait je n'ai rien vu, je suis rentrée dans cette chambre, et je n'ai touché à rien. Je n'ai même pas eu la curiosité d'ouvrir, de fouiller, de me dire : "Ah, tiens c'est rigolo il y avait ça." J'ai tout laissé en plan et j'ai dormi par terre, je n'ai même pas dormi dans mon lit.
Le seul objet qui ferait le pont, ce n'est pas un objet, c'est mon chat. Le chat c'est une grande histoire d'amour. Dans le quartier à Tripoli, il y avait des bandes d'enfants. Mais moi, j'étais considérée comme de bonne famille, et je ne jouais jamais avec eux. Mais en même temps, je ne supportais pas les enfants de ma catégorie sociale, donc je ne jouais qu'avec la fille de la concierge du coin, à la grande honte de mon père. Et un jour, les jeunes de la rue avaient ramassé ce chat et voulaient le bruler. Je leur ais dit: il est est hors de question que vous le bruliez, je le veux. On me dit, OK, mais alors tu nous l'achètes, on te le vend. C'était une livre libanaise, ça faisait quoi à l'époque, un franc français, j'ai donné deux livres, et il fallait aussi que je prète mon vélo. J'ai ramené le chat, donc au début mes parents m'ont dit : OK, trois jours, mais à la fin de la semaine, tu le redescends. En fait le chat est resté. Mais quand on a foutu le camp à Beyrouth, on a laissé le chat, et je pense qu'on serait resté plus de trois semaines à Beyrouth, si le chat n'était pas resté à Tripoli. Je ne dormais plus. Il fallait que je retrouve ce chat. Ma mère m'a ramené à Tripoli pour ce chat. Et au fur et à mesure des évènements, le chat et moi, on s'imbriquait de plus en plus. A la fin, je ne savais plus qui était le chat. Il n'était plus un animal, il était devenu un être affectif très profond. Après, on est venu en France pour les vacances. On devait à la fin des vacances revenir au Liban. Et en fait, on est jamais revenus au Liban. Mais le chat était resté au Liban. Le chat est resté au Liban un an. C'était horrible. Mon père est venu l'année d'après. Et j'ai dit à mon père : "Tu me ramènes le chat ou bien..". Et à la limite c'était sous forme de chantage. Mon père m'a ramené le chat, et là c'était des retrouvailles très émouvantes, parce que le chat nous a reconnu. Je ne sais pas ce qu'il vécu tout seul dans un trois cent cinquante mètres quarré avec uniquement le concierge qui lui montait à manger peut-être une fois par semaine. Quand il nous a vu le chat a ronronné, miaulé; moi, en larmes; bref gros mélo. On a ramené le chat au Liban en 1986, avec nous. Et les chats en France, ont un carnet de santé. C'est marqué passeport. Et mes parents avaient mis dans un petit sac tous les passeports. En 86, il y avait encore des barrages de milices tout le long de la route. Donc, mon père avait sorti le sac où il y avait tous les passeports et l'avait donné au milicien, de je ne sais plus quel parti, et lles miliciens sont tombés sur le passeport du chat, ils ont complètement halluciné.

Ils ont tellement halluciné qu'ils ont voulu acheter le chat, et ils ont proposé mille dollars. Et j'ai eu très peur. J'ai eu très peur que mon père accepte, parce que la relation de mon père à l'argent est très particulière. J'ai dit qu'il n'était pas question qu'on vende mon chat. Et bon, on a pu passer quand même, avec le chat. Le chat qui s'appelle -qui s'appelait- Cacahouette est devenu le lien entre nous quatre, mon père, ma mère, mon frère et moi. Et le lien entre le Liban et la France. Et c'est maintenent que je m'en rend compte parce qu'il est mort. Et quand il est mort, il y a plein de choses qui me sont revenues. Je me suis préparée à sa mort. Mon chat est devenu aveugle en décembre. Et quand il est devenu aveugle ça été pire que si il était mort, parce qu'il avait un regard magnifique, et je me retrouvais dans son regard. Le regard de l'enfance, le regard d'un forme de neutralité, le regard d'une boule d'amour, et je me suis retrouvée face à une réalité que je ne voyais pas. Le vétérinaire m'a dit : "Il ne faut pas vous leurrer : ses reins vont bientôt lâcher". Et donc pendant les trois mois qui ont suivis je me suis préparée à sa mort, et je l'ai amené se faire piquer moi-même. Je voulais boucler son histoire. Et le soir même, j'ai fait un tableau, j'ai fait mon chat de mémoire. J'ai mis mon point d'honneur à finir le tableau avant minuit. Et depuis la mort du chat, j'ai envie d'aller au Liban. J'ai senti que c'était une question de vie ou de mort. Le seul lien vivant que j'avais est mort, maintenant, c'est à moi de le refaire. D'y aller, de voir et de revenir. Et de faire un choix.
Mon père et ma mère ne se sont jamais entendu. Il y avait donc toujours un climat de violence, la famille était divisée, mais d'un point de vue affectif, c'est le chat qui faisait le lien. Avant sa mort, chaque fois que je parlais de Cacahouette, mon père pleurait.
Mon père a épousé ma mère en France. Et l'année d'après, dés que mon frère est né, elle est allée le rejoindre au Liban. Ma mère pense qu'avant d'épouser mon père, elle aurait du le connaitre dans son milieu. Elle a été très surprise par ce qu'il a été ensuite au Liban.
Je me rends compte que je ne connais pas mon père. Pour son anniversaire, comme j'étais au Liban, j'ai voulu lui faire un cadeau. Je me suis demandé, mais qu'est-ce qu'il aime? C'est affolant, je ne sais pas ce qu'il aime. Je sais qu'il aime le fric, mais à part ça...

Hassan :
Il y a eu du dégât chez nous, à Nabatiyy, durant les évènenements. Ils ont tout fauché. La moitié de la bibliothèque, et toutes mes bandes dessinées en arabe. Je ne pouvais pas laisser mon album photos. En 77, je suis retourné dans la maison à Nabatiyyé, et je l'ai sauvé. Si ça partait, il n'y aurait plus aucune mémoire.

Il y a des fleurs. Blanches ou roses. On appelle ça le skuka. Ici on ne connait pas la variété sauvage. Le cyclamen sauvage. Ça a une odeur. Pour moi c'est le Liban au printemps. Quand on va chercher le thym.
Quand vous faites le voyage que j'ai fait entre le Machreq et le Magreb, entre le Liban et le Maroc, on se rend compte que les mots ne sont pas les mêmes. Quand on dit une salade, ou une tomate, ce n'est pas la même chose. Avec les mots on passe d'un monde à un autre.
Je suis sensible aux mots. Je ne sais pas l'exprimer. Quand Fairouz dit "Of", une fois, deux fois, trois fois, ça respire là. Là, c'est un mot qui pour moi a beaucoup de sens, et sans en avoir, aucun.
J'ai un collègue qui est botaniste. Il m'a dit que le thym que nous mangeons au Liban n'est pas autochtone en France. Pour en avoir, il faut ramener la plante avec la motte de terre.
Quand on dit "on a mangé arabe", c'est une hérésie. C'est comme si on disait "j'ai mangé européen". Par exemple au Maroc, on ne mange jamais la menthe. La menthe sert uniquement pour tapisser le plat. Une fois, j'ai mangé de la menthe durant un déjeuner avec le recteur de l'université, il m'a regardé comme un sauvage. Mais, au Liban, il n'y a jamais de salade sans menthe.
A Nabatiyyé, il y avait un petit palais. Une maison en pierre de taille, rose. Elle était belle à l'intérieur aussi. Il y avait des frises et des vitraux. Elle s'appelait "Beit el Beik". Quand je suis revenu, la maison était détruite. Il y avait un immeuble en parpaing à la place. Quand je vais dans les collines pour regarder le coucher de soleil, ses immeubles en parpaings, ils cachent le coucher de soleil.
En 79 quand mon fils est né en france. Moi, j'étais à Beyrouth, sous les bombes. Mes amis m'ont dit : vient, on fait la fête. Alors, avec mes amis nous avons fait les restaurants et les boîtes de Hamra sous les bombardements. Et au restaurant, nous étions seize, et le patron du restaurant a dit : "Ça me fait plaisir de vous voir". La moitié d'entre nous étaient des chrétiens, l'autre moitié, des musulmans. Deux ou trois travaillaiet au journal "El nhar". On a dansé jusqu'à trois heure du matin.

Sami :
Ce jeu, l'awalé, pour moi c'est une image : c'est les enfants sur le balcon, face à la mer en train de jouer. A chaque jeu correspond une image. On jouait à la bataille, aussi très souvent. Mais là ça correspond à une autre image. C'est un autre balcon. En été, on ne dormait plus dans nos chambre -il faisait trop chaud- alors, on se construisait une tente géante avec des matelas sur le balcon, et on jouait aux cartes, la nuit sous la tente. On lisait aussi Astérix : la Zizanie, je me souviens de cet album.
Par contre lors du déménagement du Liban en France, on n'a pratiquement rien ramené; le peu qui reste qu'on a amené, c'est une chaise de l'ancienne

cuisine au Liban. C'est ma chaise. Il y en avait quatre, chacun en avait une. Il y en a trois qui ont été jettées parce qu'elles se sont abîmées durant notre vie en France. Et il n'en reste qu'une. Elle est complètement rafistolée, je l'ai consolidée avec des trucs pas possible, et elle tient. C'est la mienne. Je ne veux pas que ma mère la jette. Elle est chez ma mère : chaque fois que j'y vais, je m'assois dans cette chaise. Elle est en bois avec un tissu rouge, sale.
On a quitté le Liban neuf mois après le début des évènements. On ne pouvait pas avant. On était allé en France en 74 pour la première fois, et on s'était tous dit : on viendra un jour habiter en France. C'était un souhait de ma mère depuis toujours. Elle avait accepté de vivre là-bas pour un temps, pas pour toujours. Avec la guerre, c'était maintenant où jamais : tous ceux qui le pouvaient sont partis. Je me souviens par exemple qu'on devait quitter le Liban début décembre, le premier samedi de décembre, et il s'est produit "le samedi noir", de très très graves évènements. Donc il n'était strictement pas question d'aller à l'aéroport. Tous les enfants étaient désespérés. Parce qu'on avait très envie de quitter le Liban. On ne voulait pas attendre, et mon père disait : ce n'est pas possible, on ne peut pas franchir la route de l'aéroport qui est très exposée. Moi, je lui ai dit, mais on n'a qu'à y aller la nuit, on dormira dans le premier avion : on voulait vraiment quitter le Liban.
On était dans la banlieue du coté de Jounieh, un coin nommé Zalqa qui ressemble plus à rien du tout maintenant. Quand je suis retourné au Liban, j'ai eu énormément de mal à retrouver notre immeuble qui existe toujours. Maintenant c'est un immeuble parmi des dizaines et des dizaines d'autres. Enfin, j'ai retrouvé l'immeuble, j'ai tout reconnu. Il y a même encore le nom sur la boîte aux lettres. Une vieille étiquette qui a vingt ans. Je ne suis pas monté sonner, demander aux gens. Je ne suis pas allé jusque là.
Le grand camp d'été chez les scouts au Liban, c'était vraiment un très grand camp. On allait dans les montagnes, on se prenait une pinède à l'écart de tout, (à l'époque ça se trouvait encore), et on dressait un très grand camp. Pour donner un exemple, c'était presque l'équivalent du camp d'Astérix. Et il fallait le garder ce camp, la nuit, dans la pinède. A chacun son tour. On se piquait de sacrées frousses la nuit. Moi, je me souviens de mon tour de garde, on faisait les cents pas, on était deux, donc on se rejoignait, bonjour, on se rééloignait, on se faisait des signes avec la lampe quand on était chacun à l'autre bout. C'était sérieux. Quand on se rejoignait, c'était fin de l'angoisse. La forêt, la nuit. Pas de bruit. C'était la grande aventure. C'était l'occasion pour se préparer à la promesse scout. J'ai appris à faire la cuisine. Couper les rondins, faire des cabanes, un pont, chasser les sangliers, pécher, creuser les tranchées. Les plus grands attaquaient le camp. On était terrorisés. Ça se produisait la nuit. Cela se produisait systématiquement durant le mois. On ne savait pas quand se produirait "La grande attaque". En général, c'était la dernière semaine. Tout le monde en tremblait. Tout le monde savait que "la grande attaque" allait arriver.

Hibrahim :
Dans le nord de la Syrie, quand un enfant échoue à l'école, que les parents veulent le secouer, ils lui disent : "quand tu seras grand, je t'achèterai des chaussures rouges". Ça veut dire : "Tu va devenir paysan, parce que tu es bon à rien". Ce sont des chaussures rouges, des espèce de chausson, mais en cuir très épais qu'utilisent les paysans. Pour tout temps. C'est un rouge très joli, et une semelle assez épaisse. Je l'ai depuis 71. Pour l'intérieur. C'est inusable.
Je ramène chaque année trente kilos de pâtisseries. Les pâtisseries d'Alep sont connues. Il y a le Mabroumé (le roulé), les baklavas, les rahat loukoums, les pistaches qui ont un goût très différent de celles de France. Avant, à l'occasion des deux fêtes, la grande et la petite, les familles confectionnaient des pâtisseries pour une longue période. Pour deux mois, pratiquement. Toute la famille participait. Nous, les enfants, ma mère nous réveillait à trois, quatre heure du matin pour pétrir, pour aplatir, pour rouler. Il y avait des pâtisseries farcies, et on faisait l'équivalent de cent kilos. Des plateaux qu'on portait chez le boulanger pour faire cuire. On restait dans la boulangerie pour surveiller la cuisson, et puis la quantité aussi. Il y avait cinquante plateaux. On faisait la navette toute la journée entre la maison et la boulangerie. On apportait à cuire, et on rapportait ce qui était cuit. Les gâteaux étaient faits par ma mère aidée par la voisine, aidée par la cousine; elles s'entendaient pour un jour dans la semaine qui précède la fête. Trois ou quatre femmes se regroupaient avec les enfants. Il fallait pétrir. La semoule, il fallait la gratter contre un récipient en argile, ça ouvrait le grain. Un peu d'eau, beaucoup de beurre de brebis, c'est un mélange assez sec, et il fallait le gratter, le frotter. Et le contact entre l'argile et la semoule faisait que la semoule s'ouvrait un peu, sans s'imbiber d'eau, sans être gluante, elle restait friable, et défaite tout en étant un petit peu attendrie. L'art de manger c'est sophistiqué au Moyen-Orient. Le manger c'est une préoccupation majeure. Et ce qui m'a étonné, c'est d'entendre les hommes parler de leurs achats de bouffe.
-"Où tu as acheté la viande?"
-"Moi, je suis allé chez Untel. Alors, il m'a donné tel morceau. Il a coupé là. Je lui ai dit : non, ne coupe pas là, coupe là."
-"Alors, le goût?"
-"Alors le goût était fin."
-"Et les courgettes, tu les as achetées chez qui?"
-"Je les ai acheté chez Untel. Il a eu un arrivage hier de courgettes comme ça."

Et les hommes ne parlent que de ça. C'est les hommes qui font les courses. Ma mère n'a jamais fait les courses de sa vie. J'allais faire les courses avec mon père. Il y avait une discussion chaque matin entre mon père et ma mère.
-"Qu'est-ce que je vais acheter?"
Elle lui disait :
"Ce que tu trouves devant toi."
-"Mais alors, j'achète des courgettes."
- "Non. On a mangé des courgettes il y a deux jours."
A dix heure du matin, ma mère, après avoir fait le ménage, appelait les voisines pour le café. Et elles se retrouvaient à cinq, six femmes, à la maison, sous le prétexte de boire le café, et en même temps, pour s'aider un peu à faire la cuisine. Si Telle avait un plat un peu difficile à faire, ou simplement des haricots à équeuter, à enlever les fils (à l'époque il y avait beaucoup de fils dans les haricots), ou des légumes à creuser pour farcir; elles se retrouvaient, elles buvaient le café, elles papotaient, et en même temps, elles donnaient un coup de main. Et une fois que c'était fini, ma mère me demandait de porter une assiette à Telle, à Telle et à Telle. Trois ou quatre courgettes par exemple avec un peu de sauce, pour goûter. Parce que on dit : "C'est péché si l'oeil voit, que la bouche ne mange pas". La relation entre les gens est très codifiée, très fine. Les codes s'intéressent à des détails de la vie de tous les jours. Et parfois, ma mère faisait des haricots (les haricots à l'époque sentaient à cinquante mètres), on habitait au quatrième étage d'un immeuble en centre-ville, et quand je rentrais dans l'immeuble, il y avait l'odeur des haricots. Les deux premiers étages, c'étaient des syndicats, donc pas de cuisine, troisième étage il y avait un médecin et un avocat, donc pas d'erreur possible, cela venait de chez nous. Et ma mère disait :"Ah, les pauvres, les voisins, ont senti l'odeur des haricots, il faut leur en faire goûter."

Un jour, un samedi, je devais avoir dix ou douze ans, je marchais dans la vieille ville, un homme et une femme m'ont appelé d'un balcon. Ils m'ont dit :
-"Petit, tu peux monter?"
J'étais un peu apeuré, mais je suis monté quand même. Je suis rentré chez eux. Tout l'appartement était plongé dans le noir. Ils m'ont dit :
-"Tu peux allumer la lumière?"
J'avais toute la famille devant moi. J'étais stupéfait. Il y avait le mari, la femme, la grand-mère, les enfants, tous là, prostrés : ils voulaient que j'appuie sur le bouton. J'ai appuyé sur le bouton, et je suis parti en courant. Ça me semblait bizarre. Et j'ai raconté l'histoire à mon père. Il m'a dit ce sont des juifs, et ils t'ont demandé d'allumer la lumière parce que c'est shabbat et qu'ils n'ont pas le droit de le faire.

Mon grand-père était rentier. Et le frère ainé de mon père a mal tourné. Alcool, femmes, cheval blanc, mors en or du cheval... Et il a décrété que mon

père devait quitter l'école et travailler. Comme il était dessinateur, il a trouvé un travail dans un atelier de broderie où il pouvait dessiner. Il en a fait son métier. Ma mère était ouvrière dans l'atelier. Chrétienne. En 1939, c'était la révolution à Alep. Bien qu'elle se soit voilée, ça ne passait pas. Un jour, il trouvé ses bagages sur la route. Et on lui a brulé toute sa production de dessin.
Il était le premier à Alep à faire les dessins pour les cinémas. Il faisait les panneaux, de Tarzan, de Samson et Dalila, à l'huile. Bien sûr les films restaient six mois à l'affiche alors. Mon père a fait des paysages d'Alep, des portraits. On avait toujours la note maximum à l'école en dessin. Le matin, quand nous avions un devoir de dessin à faire, nous lui donnions le cahier de dessin, et lui, couché sur le dos dans son lit, comme ça, en trois coups de crayons, il nous le faisait. Il avait ouvert une boutique de broderie. Dans la boutique de broderies, quand la cliente arrivait, elle amenait son morceau de tissu coupé, par exemple, le devant d'une robe. Elle lui exprimait ce qu'elle voulait, et mon père prenait un papier d'emballage, et lui dessinait un motif. "Non, ça ne me plait pas." Il retournait le papier et dessinait un autre motif. "C'est ça?" Et il lui proposait des dessins jusqu'à ce qu'elle soit d'accord. Il mettait alors une croix sur le dessin qui avait plu à sa cliente. Il était unique dans son genre. Et à sa mort, mes frères qui ont repris l'entreprise, ont rassemblé tous ses dessins, et ils ont fait un catalogue. Mais des dessins comme ça, mon père, en faisait vingt par jour, et il les jettait. Mon père, il était peut-être numéro 1 pour la broderie en Syrie. Il avait quatre ouvriers seulement. Et ensuite, la broderie automatique est arrivée avec la haute précision. Au point près. A l'époque tout était brodé. La blanchisserie était brodée, les layettes étaient brodées. Et encore maintenant, tout est brodé en Syrie. Les tee-shirts sont brodés, les jeans sont brodés dessus. Il s'est monté un syndicat des brodeurs d'Alep, et je suis allé à la réunion avec mon père. Et quand il parlait, tout le monde se taisait. Il n'était pas dur. Mais quand il donnait une opinion sur la profession, ils étaient cinquante, et personne ne contestait. Il était un des plus anciens aussi. Il inventait. Des méthodes d'appliquer, des méthodes d'ajourer...
Si mon père était vivant, je ne resterais pas ici. J'ai l'impression que un jour, je vais rentrer. C'est un sentiment permanent qui m'habite. Je ne l'explicite pas, je n'en parle pas. Mais, je sais qu'il m'habite. Mais, quand je vais là-bas : au bout de quinze jours, j'en ai ras-le-bol. Alors, la question est : je serai enterré où? Pour des gens à qui il reste un peu de croyance de paradis ou autre... Enterré où? Ici? Ou à côté de mon père?

Jacques :
Je suis né à Lattaquie, en Syrie.
A l'âge de trois ans j'ai quitté ce pays pour le Liban. C'est là que j'ai fait mes études dans un collège dirigé par des pères jésuites, puis à l'université St

Joseph. Chaque matin, il fallait entendre la messe avant la classe. On étudiait l'apologétique. C'est une sorte de catéchisme élémentaire. Je me souviens de certains professeurs. Le père Guyet, un breton, qui avait la tête aussi dure que le granit de sa terre natale, un savant. On avait le père Kogal, c'était un Youg, peut-être de Yougoslavie, parce qu'on parle des Serbes, des Croates etc, et lui disait qu'il était Youg, c'était un astronome, un savant, physique, chimie. Il donnait aussi des leçons d'anglais. On avait aussi le père Vermeil, qui était un jésuite Suisse, il était notre prof de mathématique. Et, j'allais oublier le père de la Vernette qui était le directeur du collège. Il parlait l'arménien avec un accent français en grasseyant. Tous nos pères jésuites, c'étaient des arménologues en même temps. Ils ne parlaient pas arabe. Moi, je parle arabe, libanais.
Mon père travaillait à la Régie des Tabacs à Lattaquié. Quand il a été licencié, il est allé trouver du travail au Liban. Mon grand-père était dentiste-médecin-pharmacien à Lattaquié, mais professait l'art dentaire uniquement en ce temps-là. Je me rappelle, il m'avait même arraché une dent. J'avais peur. Il m'a dit :
"Va. Va. Ouvre la bouche, n'ai pas peur : je veux frotter ta dent avec de la graisse d'acier".
Ma tante m'avait amené au cinéma à Lattaquié, et on avait vu un film de Napoléon, celui d'Abel Gance. J'avais trois ans. C'était en 1930. Ce n'était pas muet je crois, on entendait les bombardements. En noir et blanc, mais la copie était bleuâtre, je me le rappelle. Bleuâtre et rosâtre. Ma tante s'occupait beaucoup de moi. Elle me faisait parler. Un jour, elle me demande :
-"Qu'est-ce que tu veux être?"
Je lui ai dit :
"Je veux être Dieu." Je me rappelle.
"Si tu ne peux pas être Dieu" m'a-t-elle dit "qu'est ce que tu veux être?"
-"Je veux être tankiste. Conducteur de tanks. Pour détruire les maisons. Mais je prendrais bien garde de ne pas détruire la notre."
Je me rappelle aussi, il y avait des chameaux, des ânes chaque matin devant la cour de la maison qui criaient. Et ça me faisait peur.
A l'âge de 20, 22 ans je suis allé dans toutes les villes syriennes pour installer la climatisation. Damas, Alep, Homs. Quand je me suis installé pour trois mois à Homs, on m'a dit :
"Attention, tous les habitants ici sont niais".
J'avais mon bureau. Et la plupart des ouvriers, ils frappaient avant d'entrer. Il y en avait un, il entrait directement sans taper la porte. Une fois, deux fois, trois fois. Je lui dis : "Dis donc, tu dois frapper à la porte. Et si je te dis "entre" tu entres".
Il me répond :

"Ça va patron. Heureusement que vous me l'avez dit, car je ne le savais pas." Mais après, pour sortir, il tapait aussi sur la porte. Et il fallait que je lui dise "sors!"
Et une fois, à Homs, il y avait un gars qui avait acheté aux abattoirs, des pieds-paquets, la tête de boeuf, etc. Et il rentrait chez lui en marchant sur un sentier le long d'un ravin, il fait un faux pas, et il y a la tête qui tombe dans le ravin. Comment faire pour la récupérer? Il arrache quelque bottes d'herbes qu'il montre en faisant : "pst pst" à la tête au fond. Un ami passe par là lui demande ce qu'il fait. Le Homsiyye répond qu'il montre l'herbe au boeuf pour le faire remonter. Alors l'autre de lui répondre : "Mais comment veux-tu qu'il monte sans les pieds? Jette lui les pieds pour qu'il puisse revenir!"
J'ai été étudiant aux Beaux-arts de Beyrouth, au Conservatoire National, dans la section d'art dramatique. On jouait des petites pièces de pantomime, "Le coche et la mouche" de La Fontaine par exemple. Je faisais le curé. On m'avait fait un ventre. La mouche c'était une jolie fille, une bien charmante jeune fille et qui me taquinait. Lili Rastapopoulo. Son père était directeur d'une banque. C'était des grecs qui vivaient au Liban. C'était en 50 ou en 49. Je voulais être comédien. Et puis les soucis de la vie, le gagne pain etc. Ça n'a pas été très facile dans ma vie. Donc, j'ai été obligé de me dépouiller de ce que j'aimais et de me consacrer entièrement à ma profession. On ne fait pas toujours dans sa vie ce qu'on a envie de faire. Il faut être vraiment chanceux pour faire ce qu'on a envie de faire. Moi, j'aurai aimé être un acteur, un grand musicien, mais malheureusement, je n'ai pas pu suivre ma vocation. D'abord, j'ai trouvé de l'opposition de la part de mon père. Parce que pour mon père être musicien ou acteur, c'est quelque chose d'amoral. Les orientaux, c'est ça. Si j'étais né en France, j'aurais eu un autre sort, certainement. Au Liban, j'ai eu de l'opposition de la part de mon père.
Mon frère s'est engagé dans les Forces Françaises Libres durant la guerre. Moi j'étais très jeune. Mon frère était courageux. Pendant les bombardements il montait sur les toits pour regarder comment les avions s'affrontaient. Moi, je me cachais sous le lit. Il ramassait des morceaux de scharpnels qui tombaient sur le toit.
Je jouais de l'accordéon, de la guitare. Je jouais des airs que ma tante m'avait appris. Elle était une fille très moderne. Elle chantais des chansons de Tino Rossi, , "Lorsque descend le crépuscule", "J'attendrai" de Rina Ketty. Ma tante était couturière, haute-couture. Elle était artiste peintre, et elle jouait du banjo. Elle m'a influencé ma tante. Les jeudis, mon père m'amenait chez ma tante, le matin en allant à la banque (il était employé à la banque, expert-comptable) et le soir il me ramenait chez nous. Elle me montrait tous ses livres d'histoires de l'ancienne Egypte et de mathématiques. A l'âge de six ans je savais déjà extraire les racines carrées.
Les trois mois d'estivage, on montait à la montagne. Abadiyyé, Arraya, avec mes parents. Et Rassoun avec ma tante. On prenait des locations pour trois

mois. Parce que vivre à Beyrouth en juin, juillet, août, c'est infernal. C'est humide et chaud. Dans la montagne on étudiait, on errait, on gambadait. Mon frère grimpait dans les arbres. Mon père faisait l'aller et retour en train, mais après il fallait marcher. Il y avait quelques kilomètres après le train. Le train s'appelait DHP : Damas, Hama, et Prolongements. Il fallait faire Arraya, Alley, Ramboun, Sofar, Chtora... et après c'était Damas, et puis Hama, et Alep. Prolongements, c'était plus loin. C'était très agréable, ça passait à travers les forêts. Ça passait dans les tunnels. C'était des locomotives à charbon. On avait des petites particules de charbon qui rentraient dans les yeux. Cela faisait mal. Il fallait fermer les vitres quand on passait dans les tunnels, sinon, on recevait toute la fumée à l'intérieur.
J'ai étudié par correspondance avec une école française, l'Institut National d'Electricité. Dans ma chambre à coucher, je fabriquais des radios, j'ai fait des dépannages. Je travaillais jusqu'au matin. Quand j'attaquais le montage d'une radio, il fallait que ce soit terminé dans les vingt-quatre heures. Je préférais travailler la nuit. Dans le silence. Et mon premier client a été l'Amicale du Lycée Français de Beyrouth. Ils m'ont acheté un radio-pick-up.
J'ai voyagé deux ans à travers la Syrie pour installer la climatisation dans les nouveaux centraux téléphoniques. J'ai travaillé aussi pour la Shell Exploration Compagnie à Qatar, après. On climatisait les bungalows des ingénieurs sur les exploitations de pétrole, les bateaux qui cherchaient le pétrole dans la mer. Ils font exploser de la dynamite et après avec les ondes, ils savent si il y a du pétrole ou pas.
Après je suis allé vivre à Montevideo. L'Evèque arménien-catholique de Montevideo avait écrit un article élogieux sur Montevideo dans notre journal. Alors, je suis allé à Montevideo. J'avais toujours rêvé de l'Amérique Latine, le Brésil, l'Argentine. J'avais acheté la méthode Assimil, et à bord du bateau comme j'étais entouré de touristes latino-américains qui parlaient tous espagnol, avec leur aide, j'ai vite appris. Quand j'ai débarqué, je parlais déjà espagnol. Le navire faisait Beyrouth, Marseille, Rio de Janeiro, Montevideo. Je me souviens. Quand je suis arrivé dans la baie de Rio de Janeiro. J'ai écrit une lettre à mon père avec un poème. J'écrivais : "Les arbres sur le rivage de la baie sont penchés vers la mer comme des animaux qui s'abreuvent".
J'écrivais à mon père, pas à ma mère, parce que mon père était un homme cultivé et ma mère, non. Mon père était un érudit de la langue française. Il a fait des poêmes. Il a écrit un poême qui est un éloge du Général de Gaulle. Il a fait un poême sur le massacre des arméniens : "Le Lac de Van". Moi aussi j'écrivais des poèmes d'amour. Quand je me suis marié, j'ai tout déchiré. C'est drôle, je n'ai jamais écrit de poème d'amour à ma femme. Nul n'est prophète en son pays. Je me rappelle :
"Amour, idole divine de mon cœur lassé; épargne-moi la douleur
Infini souffrance enchanteresse

Chante de tes yeux l'azur plein de caresses
-D'un ton consentant
Je chanterai pour toi seul, mon amant."
Il y avait une très grande église à Copa Cabana. Copa Cabana, ça veut dire, "la maison du péché". C'est là que les gens de Rio vont pour s'amuser. J'ai demandé : "pourquoi l'église est-elle si grande?". On m'a répondu : "Parce qu'il y a ici beaucoup de pécheurs qui viennent pour se faire pardonner".
A Montevideo, j'ai pris un chauffeur de taxi. Je lui ai dit : "amenez-moi dans un hôtel ou une auberge pas trop chère." En prenant mes valises, il voit mon nom dessus, Balian. Et en arménien, il me dit : "Tu es arménien?" Je dis oui. Il me dit "Moi aussi, je suis arménien." Il m'a donné sa carte, il m'a dit "Tu es un immigré arménien, tu as besoin de n'importe quoi, tu viens nous voir. On t'aidera à trouver du boulot. Si tu tombes en panne d'argent, on te donnera de l'argent. Je suis communiste. C'est notre parti qui te prétera." Ensuite, je suis allé voir l'évèque qui avait écrit l'article. Et puis j'ai trouvé du travail à l'Usine Générale Electrique. Un mois après, j'étais titularisé et chef de fabrication. C'est un peuple charmant, très accueillant, très serviable. J'ai visité beaucoup de contrées, et un peuple aussi agéable : impossible de trouver ailleurs. Par exemple, j'avais fait la connaissance d'un arménien qui vendait des articles pour femmes, des bas, des articles de toilette, habillement. Et les gens disait :
"Pourquoi, Monsieur, chez vous c'est plus cher? Le même article, je le trouve moins cher à Tel endroit."
Et lui leur disait :
"Mais moi, j'ai six enfants. Il faut que je les nourrisse. Donc, il faut que je vende un peu plus cher".
-"Ah bon, alors d'acord. Si vous avez six enfants, vous avez raison". Et les gens achetaient chez lui parce qu'il avait six enfants.
En 58, j'ai voulu retourner au Liban. Sur le navire j'ai fait un rêve. J'étais au carrefour de Kola, à Beyrouth. Et je voyais des soldats cachés derrière des sacs de sable, avec des mitrailleuses. Et j'entendais les bombardements. Je me suis réveillé. A l'époque personne ne parlait de guerre au Liban. C'était inimaginable. Et quand je suis arrivé, la guerre de 58 avait commencé.
Je me souviens. Un jour, on m'a appelé pour que j'aille réparer la climatisation dans l'appartement de Dany Chamoun. Le fils de l'homme politique. Je suis allé avec ma camionette. C'était un appartement moderne avec de grandes verrières. On m'a dit : "Prenez garde à bien vous pencher tandis que vous travaillez, à cause des snippers." Et quand j'ai eu fini, je suis reparti. Et à peine j'avais fait deux cent mètres dehors, que ma camionnette a été soulevée par le souffle d'une explosion. C'était une bombe qui avait été déposé dans la boite aux lettres de Dany Chamoun et qui avait explosé dans le hall de l'immeuble. Je ne suis pas resté longtemps à Beyrouth. Toute ma

famille était en France. Moi, je suis né en Syrie, et j'ai vécu ma vie au Liban, et ma femme, elle est née au Liban, et elle a vécu sa vie en Syrie. Elle était la voisine de mon oncle, et quand mon oncle a su que je voulais me marier, il m'a dit : " Nous avons une voisine qui est charmante, qui est bien. Viens que je te présente". Je l'ai vue et elle m'a plu. On s'est marié vite, vite. Parce que c'était la guerre, et ce n'était pas possible de faire beaucoup d'aller-retour avec Damas. Quand ma femme a été enceinte de Brigitte, ma mère m'a écrit : "Fais à ce que ta femme enfante en France, et que ta fille devienne française." Elle a été conçue à Beyrouth, et elle est née en France.
Oui, j'ai parfois des rêves comme ça, prémonitoires. J'avais des gens chez moi, qui étaient venus me parler de Dieu, de Jésus. Et je leur avais raconté le rêve que j'avais fait durant ma sieste. J'étais au salon, et Khomeiny était couché entre le salon et la logia. Il était couché avec son turban, et il avait mis ses deux mains à l'entrée du salon et il riait comme d'un rire satanique, et j'avais peur, je me disais après ce rire satanique, la suite ce doit être vraiment mortel. Et je regarde le ciel et je vois dans les nuages, Dieu le Père, le Créateur qui passait. Et je l'ai supplié : "Mon Dieu! Tues-le, tues-le ce satanique qui veut entrer chez moi, tues-le mon Dieu!" Je le suppliais de toute mon âme. Et je contais cette chose-là aux gens qui étaient venus me parler de Dieu. Et vous savez que dans la semaine, on a entendu à la radio que Khomeiny était mort.
A Beyrouth, j'allais beaucoup au cinéma. Les noms des cinémas, je me les rappelle : Grand Théâtre (c'était à Marat - là où ils se sont vraiment battus pendant la guerre civile, je me demande s'il n'est pas tombé en ruine), Rialto, Roxy, Empire, Familia, Dounia, Majestic, Hamra. On allait aussi au Bowling club, c'était à coté du cinéma Hamra. C'était tantôt des films américains, tantôt des films Egyptiens ou français. Moi, j'avais mes préférences pour les films français, étant donné que j'ai étudié l'art dramatique avec des profs français. Ça me plaisait : Louis Jouvet, Pierre Blanchart, Gérard Philippe. Et quand j'étais jeune c'étaient des films de Tino Rossi, des films avec des chanteurs de charme, avec Georges Guétari, Harry Baur, bien sûr Fernandel, et le laid là, Michel Simon, un trés bon acteur. Il y avait une forte colonie française au Liban. Ils étaient 25.000 ou 30.000. Même jusqu'à maintenant, il y a une forte colonie française au Liban. Des gens qui sont mariés avec des Libanaises et qui sont restés. Moi, quand j'allais quitter le Liban, j'avais des clients français. Et ils me disaient : "Mais, Balian, vous faîtes une bêtise. Vous ne pourrez pas vivre en France. Nous, nous sommes de souche française, nous ne pouvons pas vivre en France". Ils préféraient vivre au Liban, même en supportant les conséquences de la guerre civile, ils ne voulaient pas quitter. C'est Monsieur Prous qui me l'a dit. Il était niçois. Il m'a dit : "Je suis allé à Nice. J'ai des domaines. Des châteaux etc. J'ai essayé de voir si je pouvais me réhabilliter *(sic)* à vivre à Nice. Non. Je ne peux pas. Je suis habitué à la vie libanaise. Je ne peux pas supporter la vie en France."

Je suis retourné au Liban quand mon père est tombé gravement malade. Il avait une cirhose du foie. Je l'ai amené à l'hôpital américain à Beyrouth. Et le soir quand j'ai quitté, le médecin m'a demandé mon numéro de téléphone. Il voulait pouvoir me prévenir si mon père ne passait pas la nuit. Je suis rentré chez moi. Et dans ma chambre j'ai crié : "Dieu! Laisse mon père vivre encore six mois! Laisse mon père vivre, qu'il vienne en France et voit ma fille!" Mon père était un amoureux de la France. Toute sa vie il avait révé de venir en France. Et je pleurais : "Dieu! Fais que le téléphone ne sonne pas! Fais que mon père vive encore six mois! Fais que je puisse l'emmener en France!". Et quand le jour s'est levé, le téléphone n'avait pas sonné. Je suis retourné à l'Hôpital américain. Le docteur m'a dit que mon père avait bénéficié d'une rémission incompréhensible. Dès qu'il s'est rétabli, mon père est venu en France. Il a vu ma fille. Et six mois jour pour jour après cette nuit là, mon père mourrait. "Pourquoi tu n'as demandé que six mois?", me demande toujours ma sœur.

Walid :

Notre village s'appelle El Frat, il est à douze kilomètres de Tartous, sur la mer Méditerranée. On est à quatre-vingt kilomètres de Lattaquié au sud. Chez nous, c'est beau. Entre la plage et les collines, il y a quatre kilomètres même pas. Après ça monte, il y a les collines et les villages au dessus. Nous, c'est le long de la plage. C'est tout vert partout. Les terres on les cultive toute l'année. Maintenant, il y a plein de maisons en plastique, les serres. Ça a coupé l'air dans le village. L'air ne circule plus. Il y a vingt ans en arrière, il y avait toujours du vent. L'été dernier, j'ai failli étouffer. J'avais le tuyau d'eau toute la journée à la main. Je transpirais, je mettais de l'eau. Je transpirais, je mettais de l'eau. Il fait trop chaud. Il n'y a que des paysans là-bas. Les pêcheurs, c'est à Banias. Ils font de la pêche industrielle. Nous, on pèche pour le plaisir, pour manger à la maison. Avec le harpon. Avec la dynamite, maintenant, c'est interdit. Avant aussi, c'était interdit, mais ils le faisaient. Nous, les copains, les frères, on regardait ceux qui péchaient à la dynamite. On attendait qu'ils aient fini, qu'ils aient ramassé ce qu'ils voulaient ramasser, on descendait, on retrouvait deux trois poissons à gauche, à droite, on les faisait griller et on les mangeait au bord de l'eau.

Mais là, du treize août au sept septembre, c'était très houleux la mer. Il y avait beaucoup de vagues. Le vent d'ouest. Je sais pas d'où ça vient. Les pècheurs ne sortaient pas. Le poisson était cher.

Chez nous ce qu'on cultive, c'est des tomates, des tomates rondes, longues, des tomates vertes (pour faire comme les conserves de tomates avec du citron, du vinaigre, et après dans le mezze, on les mange avec l'arak), des zharicots, et les concombres et les courgettes. Et puis les cacahouettes males, l'arachide, on faisait beaucoup ça. Mais maintenant, ça n'a plus court. C'est fini. Nous, on les arrachait, et on les mangeait crues. Il y en a ils les

mangeaient grillé. Et les concombres sauvages, énormes, courbés. On le cultive aussi. C'est très bon. Il y a aussi des concombres chez nous, c'est des petits comme ça, fins, et ils ont le goût du concombre. C'est pas comme ici, quand je mange un concombre, je dirai je ne mange que de l'eau. Là-bas, on sent déjà l'odeur. C'est tout naturel. Ils ne mettent pas de produit. C'est une région riche en tout. Il y a de l'eau, il y a de tout. Les gens descendent tous des collines, et viennent s'installer chez nous, au village. Le village, il est quatre fois plus grand qu'avant. Quand on est arrivés au village, mon frère, il m'a dit : "on est arrivés". J'ai dis : "Comment?". Il m'a dit : "Oui, on est arrivés." Je vous assure que si j'étais parti seul d'ici, sans prévenir mes parents, et que je prenne un taxi à Damas pour chez moi, j'arrive devant le village, j'aurai dépassé le village, tellement il a changé. Il y a dans les vingt-cinq mille habitants à présent. Quand je suis parti, il devait y avoir huit mille habitants. C'est vraiment énorme. Il y a de superbes villas. Les gens ils travaillent pour construire une maison comme il faut. Moi, j'ai dit à mes parents : construisez. Je préfère si je retourne en vacances que j'aie une belle maison moi aussi. Mon frère, il est un peu douanier. Il a un bon salaire, il est propriétaire de sa maison.

Ils ont tout baissé, le prix du fer, le prix du ciment, ils ont tout baissé de soixante-dix pour cent. Et les gens ils ont profité pour construire. C'est fou. Ils ont construit partout. C'est des maisons individuelles. Chacun pour lui. Deux étages, un pour lui, un pour ses enfants. Maximum trois.

Tous, ils font un magasin en bas. J'ai un copain, il a une petite baraque, quinze mètres carré, et il faut voir comme il travaille. En haut il a la maison, en bas, il a le magasin. Il fait alimentation. Le soir il met deux, trois tables à l'air libre, il ne fait plus trop chaud le soir, les gens ils sont assis, ils boivent un coup, ils mangent, il fait glace, alimentation générale, il fait tout. Il m'a dit je gagne très bien ma vie. Il a la télévision, ils ont une parabole, avant c'était interdit, maintenant c'est autorisé.

Maintenant, ils ont changé les centraux téléphoniques en Syrie. Maintenant, à peine que j'ai fais le numéro, ça sonne. Quand j'ai parlé pour la première fois à ma mère au téléphone, cela faisait quinze ans que je lui avais pas parlé. Que des lettres. Avant, il n'y avait pas le téléphone, chez nous.Ils l'ont installé en 89. Quand j'ai eu ma mère au téléphone, j'arrivais pas à parler. Je lui disais : "arrête-toi, je sais pas parler." Quatorze ans après. Après, je lui ai téléphoné pendant deux mois tous les jours. Cela m'a ruiné. J'arrivais pas à dormir la nuit, si je n'appelais pas la journée. Les fois que je n'appelais pas la journée, la nuit je dormais pas. Le soir, je ne pouvais pas appeler. Parce que c'est un standard manuel. Le soir, au standard à partir de huit heures et demi, neuf heures, il rentrent tous chez eux. Ou des fois, ils sont là, mais ils ne répondent pas. J'achetais les cartes téléphoniques par trois. Le temps qu'on me passe mes parents, c'est trois minutes. Et la minute, chez nous, c'est vingt francs soixante. Mes cartes elles partaient comme des petits pains. A

peine je parle avec ma mère, mes deux sœurs, mes frères, j'ai vidé mes trois cartes. Et maintenant j'appelle de la maison, je me rend pas compte. Des fois, je parle une heure. Et une heure, ça fais mille deux cent francs.
J'ai quitté la Syrie, il y a dix-neuf ans. Je suis revenu pour la première fois l'année dernière. Ce qui m'a fait le plus rire, c'est que j'ai raté l'avion deux fois. La première fois, un copain de Paris a réservé pour moi; il m'a dit :
"Je te réserve le 4". J'ai dit :
"Ça va". J'ai téléphoné chez moi, j'ai dit :
"J'arrive le 4".
Tous de la famille, ils montent à Damas le 4 : pas de Walid. Il remonte au village, mon frère; ma mère lui dit : "Où est Walid?"
- "Pas arrivé".
Ce qui c'est passé, c'est qu'on a pris l'avion à Marseille et on arrive à Paris. Pour prendre les bagages, nous avons pris une heure. Il y avait grève. L'avion il partait de 10 heures de Paris, et le temps de récupérer nos bagages de l'avion de Marseille, il était 10 heure moins le quart. Je prend les valises vite fait avec un copain, pour aller enregistrer les bagages, on me dit :
"Monsieur, on n'enregistre plus les bagages, c'est fini.". J'ai dit :
"Comment je vais faire?" Ils m'ont dit :
"Je sais pas moi". J'ai dit :
"Bon, les valises, vous pouvez les garder". Je m'en foutais des valises. Je voulais passer. Il y a un policier qui m'a dit :
"Vous allez où vous?". J'ai dit :
"J'ai mon avion qui part dans 10 minutes, je monte dedans." Il m'a dit :
"Vous avez la carte d'embarquement?". J'ai dit :
"Non". Il n'a pas voulu me laisser passer. Mon copain m'a dit de laisser tomber. On est descendus en bas. On a téléphoné à la compagnie syrienne pour qu'ils bloquent l'avion. Peut-être on connaissait quelqu'un à la compagnie syrienne qui pourrait bloquer l'avion. Non. Non. J'ai dit :
"Ça va. C'est quand, le prochain voyage?"
-"Le 13."
Et mon frère, il est remonté à Damas, le 11, et je n'étais toujours pas arrivé. Il devenait fou. Il disait :
"Ce con, si je le trouve devant moi, je vais lui casser la tête. Pour qui il me prend? Chaque fois, il dit, je viens et il ne vient pas". Et quand le 13, je suis arrivé, il n'était pas monté à Damas. C'est mon petit frère qui était monté. Le grand il disait "J'en ai ras-le-bol; je ne veux plus le voir." Deux fois, il est monté pour rien. J'avais appelé pourtant le premier dimanche . J'ai appelé chez un copain. Je savais qu'il n'y avait personne à la maison, puisqu'ils étaient tous venus me chercher. Mes deux frères, avec mes belles-sœurs, mes sœurs, ils étaient partis à Damas pour m'accueillir. Il ne restait plus que ma mère. Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète. J'ai appelé un copain à mon frère à Tartous, il est douanier comme lui. Je lui ai dit :

"Mon frère, il passera te voir. Il sera en colère. Tu lui diras ça et ça et ça de ma part." Il était mort de rire :
"Comment tu fais pour rater l'avion?". Je lui ai dit :
"Ici, c'est pas comme en Syrie, ils ont fait grève, ils ont le droit. C'est pas ma faute." Il m'a dit :
"Ça va." Et j'ai dit :
"Tu leur dis : c'est sûr, mardi, je rate pas l'avion. Même, je vais aller à l'aéroport à six heure du matin. Pour pas rater l'avion." Dès que je l'ai vu, je l'ai reconnu, mon frère. Même si il a pris un peu de volume, je l'ai reconnu. Moi aussi, il m'a reconnu. J'ai pas trop changé. Il n'y a que la moustache. J'ai gardé les cheveux. J'ai reconnu tout le monde. Tous les copains du lycée. On était un vingtaine. Ils n'ont pas changé. Mais j'ai été voir un ami, près de mon village, on passe. On était avec un ami à lui, on était à l'école ensemble. Celui avec qui j'étais venu, il lui demande :
"Tu ne le reconnais pas?". L'autre, il regarde, de sa terrasse, il répond :
-"Non." Je lui ai dit :
-"Si tu me reconnais pas, je ne viens pas boire le café avec toi."
-"Mais qui c'est?"
-"Mais rappelles-toi, il y a dix-neuf ans en arrière, on était en classe ensemble, on jouait au volley et tout!"
-"Mais qui s'est?"
- "C'est Walid!"
Alors là, il est descendu à la hâte. Le pauvre, il a failli tomber.
-"Walid! Comment as-tu pu venir?! Tu n'as pas fait l'armée, on pensait jamais te revoir."
-"Et me voilà."
Ça m'a fait énormément plaisir de rentrer chez moi. On dirait un bloc énorme qui est tombé.

Sarpie :
Moi, j'étais côté est. Vers la mer. Coté chrétien. Je suis vécue avec les libanais, moi. Les libanais-libanais. Il y a les libanais chrétiens, on les appelle libanais, il y a les libanais arabes, on les appelle les arabes. Par exemple, moi quand je suis arrivée en France, et que j'ai vu tous ces Algériens, j'étais choquée, parce qu'au Liban, vous trouvez pas ces têtes. Les têtes en écharpe et tout. Les libanais, ils sont comme vous, ils sont tout à fait comme les français. L'an dernier, je suis allée au centre-ville à Beyrouth, ils ont tout détruit, alors moi, je connais rien. Je connais mon quartier, c'est tout. J'ai pas des amis musulmans, que des libanais.
Il y a des petits objets comme ça. Vous savez, moi, chaque année, j'y vais, moi. Ça fait aller-retour, on dirait que j'y vais, que je bois le café, et que je reviens. C'est comme ça pour moi. il y a beaucoup de Libanais, ils n'arrètent d'aller et venir. Il faut avoir les moyens pour y aller chaque année. Dans

quinze jours, j'y vais pour passer une semaine. Juste pour passer des vacances avec mon mari. Pour moi, c'est Petit-Paris là-bas. J'adore ce pays. C'est un pays pour s'éclater, pour faire la fête. Là-bas, il n'y a pas les impots. Déjà, là-bas, ça existe pas les boîtes à lettres. Alors, il n'y a pas de facture à payer, on paye quand on veut. On est tranquille, là-bas, on n'a pas de soucis là-bas, on vit mieux là-bas. Ici, on a la sécurité sociale, on a les retraites, mais on paye tout ça. On paye trop ici. Là-bas, on paye rien. Mon mari, il est artisan. Ici, on paye cinquante-cinq pour cent Là-bas, on on paye quoi? Cinq pour cent? C'est rien. Moi, j'ai vécu une très belle vie là-bas. Ma jeunesse, elle a été très bien. Avec des amis en boîte, des soirées à la mer, à l'étude, vous voyez? C'était une ambiance vraiment très très bien. Alors, la guerre, j'ai rien à faire avec la guerre. Sauf que la guerre, elle empèchait d'aller à l'école. J'allais à l'école très loin. Parce que ma mère, elle voulait m'envoyer à l'école très chic, très catholique. Une heure en bus. Alors, ça fait que chaque fois qu'il y a quelque chose là-bas, nous on restait à la maison. A l'ouest, il y avait la guerre, et nous on restait à la mer, coté est. Vous voyez comment les gens ils vivaient là-bas? Il y avait la mer comme ça -vous connaissez Beyrouth- et si on restait là, à l'est, et qu'on faisait une beach-party ou quelque chose, on voyait les bombes rouges le soir en face. Mais on n'entendait rien. Rien de spécial.
Ici, il y a trop de soucis. Là-bas, il n'y a pas de soucis. Là-bas, si vous avez de l'argent, il n'y a pas de soucis. Les gens qui n'ont pas d'argent, c'est ça leur souci. Mais ici, même si vous avez de l'argent, il y a autres soucis. Je ne sais pas si vous me comprenez.
Mon fils, hier on s'est disputé. Il m'a dit : "Tu me donnes mon passeport, je retourne à Beyrouth". Ils s'éclatent là-bas les petits. N'importe quel petit qui est allé au Liban, il redemande de repartir là-bas. Ils disent qu'ils n'y a rien ici. Qu'est-ce qu'il y a pour les petits ici? Là-bas, n'importe quel coin, il y a des pizzas. C'est petit le Liban, mais il y a beaucoup de choses. Moi, je me rappelle qu'on allait en mai, à la mer, et qu'une fois on allait skier le matin. Une demi-heure de la montagne à la mer.
Avant de venir ici, je croyais que la France... On croyait vraiment quelque chose de luxe, inimaginable. Je suis arrivée là, à l'aéroport, normal, on est entré, à peine autoroute, moi ça me dit rien tout cela. Par rapport à ce que disent les journaux, la télé, moi vraiment, la France, rien de spécial. Moi, ce que j'aime à Marseille, c'est les bâtiments anciens avec les statuettes partout.
Je supporte pas de vivre à Paris. Le climat, je ne supporte pas. Je vois rien de spécial à Marseille, mais ici, il y a le climat. Les gens ici, ils sont un peu comme là-bas. Un peu, hein? pas beaucoup. La Belgique, c'est très beau. Ça me plait plus que Paris, par exemple. Moi, tout ce qui est vêtement, j'aime chez les français. Vêtements, parfums, les trucs comme ça.
Au Liban, vous avez vu la panique? Les embouteillages. Parce que ça fait depuis vingt ans, ils ont pas fait les autoroutes. Alors là, ils sont en train de

faire, ce sera très bien. Vous avez vu sur M6 le reportage, les maquettes qu'ils vont construire; les japonais, les chinois, les américains qui vont acheter? Très beau. Très très beau.
On était un groupe, des amis, on allait à la mer. Et le soir, c'est pas en boîte qu'on faisait les boums. C'était chez les gens. Parce que les gens, la-bas, ils montent trois mois à la montagne. Alors, on montait après la mer. C'était bien. J'avais dix-sept, dix-huit ans. On était avec mes frères, les groupes, les amis, le boy-friend, le girl friend, vous savez. C'était très cool. Là-bas, il y a beaucoup de drogue, mais les gens l'utilisent pas. Pas comme ici. La drogue : ici, il la font pas, mais ils l'achètent; là-bas, ils la font, mais ils la prennent pas. Comme ça, c'est tranquille. Et puis, les jeunes libanais, à un moment, ils pensent à fonder une famille. C'est pas sortir, sortir, sortir. Ici, il y a des gens, à trente-quarante ans, ils ne pensent pas à se marier, fonder une famille. Les jeunes là-bas, à un moment donné, quand ils ont une petite amie, ils veulent continuer la vie avec. C'est pas la même mentalité. Il y a un respect pour la famille là-bas.
A l'époque, on écoutait que la disco, Boney M, Abba, et puis une chanteuse, vous savez? moitié américaine, moitié française, elle chantait "Faisons l'amour..." L'arabe, on n'écoutait pas. Parce que c'était pas à la mode. L'arabe, l'écoutaient les vieux. Maintenant, c'est que la mode l'arabe. Et moi, quand je suis venue en France j'ai commencé à l'écouter l'arabe. Mais l'arabe très beau, pas l'arabe algérien. J'écoute que ça jusqu'à maintenant. Maintenant, au Liban, l'arabe, c'est une mode.
Ce matin, il y a le prêtre qui est passé. Après les fêtes, le prêtre, il passe dans chaque maison arménienne. On donne des sous. Quand il vient, il faut mettre un verre d'eau, et un bout de pain. Et il prie la maison. Le pain, vous le mettez dans le sel. Mais il y a mon fils, le grand, le pain il le mange. C'est un genre de pain. Il y a la photo de Jésus dessus, vous voyez? C'est une coutume chez nous. Le prêtre, il vient prier la maison, on donne des sous, il s'en va. Le verre d'eau on le fait boire aux membres de la famille. Il y a l'oeil, le malheur, tout ce qu'est pas propre qui s'en va.
Je fais bruler le charbon, je mets dessus le truc, là, ça sent très bon. Les mercredis et vendredis. C'est comme ça. Mes parents, ils faisaient ça. Je sais pas pourquoi. Mais, les jours que je fais ça, je me sens bien. Je fais la prière avec, sept fois. Quand les enfants sont malades, ça les soigne.
On a l'œil sur la porte. Au dessus de la porte. Sur l'œil c'est écrit Welcome. Chez nous le bleu, on dit que les gens qui ont les yeux bleus ça porte malheur. Et les dents séparées l'une de l'autres. Si vous croisez des gens comme ça, vous attrapez ces paroles, vous devenez fatigué, malade. Nous on croit de ça. Je connais une femme, et cette femme chaque fois que je la vois quelqu'un de la famille est malade. Alors je lui parle plus cette femme. Son cœur, il est pas net. Il parait que les truc bleus, c'est plutôt les musulmans qui croient à ça. Mais nous on met ça et on croit à ça. Mais si vous entrez

chez des arabes, algériens, vous aurez la tête qui tourne après. Tout ce qu'ils mettent : Mohammed, Allah o akbar, les trucs comme ça dessinés, ça fait arabe-arabe. Chez nous il n'y a pas beaucoup.
Il ya une cousine à moi. Au Etats-Unis. Ça fait dix-huit ans qu'elle rève de revenir au Liban. Elle est riche et connue là bas et tout : elle rève de retourner vivre là-bas. Quand je lui ai annoncé que j'allais partir, elle a commencé à pleurer et que moi je veux retourner. C'est pas tout le monde qui retourne, hein? Vous savez la vie est devenue tellement chère là-bas. Pour mettre les enfants dans une école, ça coûte des millions et des millions là-bas. Ici, c'est gratuit. Et puis il y a la retraite. Là-bas ça existe pas. Ici, on a la Sécurité Sociale. C'est plus pratique ici. Parce que l'école, c'est gratuit. Et quand on tombe malade, on est remboursé. C'est plus pratique ici.

Samira :
Nous n'avions pas le choix quand on a quitté les maisons au Liban. C'était à cause des bombardements, à cause de la situation. Alors, je me souviens, la dernière fois que j'ai quitté le Liban, c'était en 83. J'ai amené mes filles de l'école et tout de suite, j'ai quitté notre quartier pour aller chez des amis dans un autre quartier. J'avais pas de valise, j'avais pas d'habits, j'avais rien du tout. On a attendu je crois cinq jours, la guerre s'est calmée un petit peu, là j'ai pu récupérer (c'est pas moi, j'étais dans un état trop lamentable), c'était ces amis là que j'étais chez eux, qui sont allés chercher les affaires de mes filles. J'ai passé neuf ans que j'ai pas mis les pieds au Liban, mais la première chose quand je suis rentrée, quand j'ai ouvert ma porte, j'ai couru à ma commode à coté de mon lit pour trouver une pièce que mon père m'a donnée en plaisantant. Il donnait l'argent à maman et à mon petit frère, et moi j'étais jeune mariée et j'ai dit :
"Et c'est parce que je suis jeune mariée que tu me passes pas mon argent de poche?". Alors, il m'a donné une pièce et ce jour là, Papa a décédé. Alors, j'ai gardé cette pièce, et elle est toujours dans mon sac. Quand j'étais partie du Liban, je l'avais oubliée. Alors c'était la première chose de penser à courir pour récupérer cette pièce et la mettre dans mon sac.
Je vous la montre. C'est une livre libanaise. Papa est décédé en 75. Une livre libanaise, on pouvait acheter un sandwiche, une bouteille de coca et un petit chocolat. Parce que quand papa est décédé, c'était la première fois que j'invitais mes parents à déjeuner chez moi. Mon mari voyageait à l'époque et Papa il est venu. Ma mère devait dormir chez moi, le week-end. Comme il partait, Maman elle lui a dit :
"Si mon fils, il ne vient pas me chercher, je serais obligée de prendre un taxi. Tu me passes un peu d'argent?" Alors il a passé.
Mon petit frère qui avait treize ans :
"Et moi, j'ai pas?"
Il lui a donné. Et moi j'ai dit :

"Ah, tu ne me donnes rien? Parce que ça y est je suis mariée, j'ai pas le droit?" Il a enlevé de sa poche, il me la donnée. Depuis je ne m'en sépare jamais. Je me souviens, à l'école, chaque jour on prenait ving-cinq piastres, c'était égal à un sandwiche et une bouteille de coca pour qu'on mange à midi. Il n'y avait pas de système comme ici, de cantine. Chacun il apportait ses sandwiches avec lui, et pour montrer qu'on est privilégié, les gens qui étaient un peu aisés, ils passaient de l'argent pour que les enfants achètent des sandwiches de l'école. Il y avait des petits marchands dans la cour de l'école qui vendaient les sucettes, le coca, les biscuits, le chocolat, ils faisaient les sandwiches à midi. Ça c'est les jours que j'avais les ving-cinq piastres; mais ça venait des jours que j'avais pas. Alors, je portais mon sandwiche comme une brave, avec moi, de la maison, comme tout le monde.
Pour aller à l'école, c'était l'autocar. Après ça revenait très cher, et comme on habitait avec des voisines dans le même immeuble, c'était chacun son tour des fois Papa, des fois leur père qui nous amenaient en voiture. Et à l'âge de seize ans, dix-sept ans, des fois, mais vraiment des fois, ils nous laissaient rentrer à pied. Et c'était la joie pour nous de rentrer à pied, c'était la liberté pour nous. A chaque fois qu'on rentrait à pied, on étaient quatre filles à rentrer, il fallait que je croise un de mes frères sur la route, et elles aussi, un de leurs frères sur la route. Ça veut dire que nous étions surveillées. J'étais à Gemayzé, et l'école était à Achrafiyé. Il y avait les escaliers, on montait les escaliers. C'est très proche de Gemayzé. C'est tout près. C'est plus long d'aller en voiture, parce qu'il faut faire des détours et surtout avec l'embouteillage, le matin, ça existait déjà à l'époque. C'est pas d'aujourd'hui seulement l'embouteillage. J'en veux pas à mes parents. Je suis très fière de comment ils m'ont élevée. Mais pour eux, il fallait surveiller, surtout les filles. Et si ils ne le font pas, les gens ils critiquent. Regardez-la : ils la laissent rentrer. Et à quatre heures et demi, en hiver, c'est la nuit. Et de voir une fille, même si ils regardent la montre, ça fait quatre heure et demi, ils disent :
"On l'a vue, toute seule se balader, et il faisait nuit". Alors c'était la honte et la critique.

Nous avions un bateau dans la compagnie, un bateau de passagers qui s'appelait "Liban", et il faisait des croisières. Et j'ai vécu sur ce bateau après mon mariage, après le décés de mon père. Je suis montée sur le bateau en septembre 75, et je suis resté sur le bateau jusqu'en 78. J'ai accouché ma fille, et j'ai remonté jusqu'à l'accouchement de ma seconde fille. Je vivais sur ce bateau, c'était ma maison. C'était un bateau de croisière, il y avait le cinéma, il y avait même une chapelle pour faire la messe, mais nous n'avions pas de curé. Il y avait plusieurs salons, il y avait des pianos. Il faisait régulièrement, chaque quinze jours, Beyrouth, Chypre, Roumanie-Constanza, là pendant quatre jours les passagers visitaient Bucarest et Abrachov. Et après, Istanbul, Marseille, et le Liban direct. Quand ils l'ont vendu ce bateau,

j'ai pleuré des larmes. J'avais des souvenirs comme si c'était ma maison. Sur le bateau, je lisais. Quand on a déménagé pour quitter ce bateau, je me souviens, j'avais au moins dix caisses de livres. Mon mari, à l'époque, il était le deuxième après le commandant. Alors, j'étais obligée d'être à table, à déjeuner avec les invités du commandant. C'était la vie de "Love-Boat". "La croisière s'amuse" à la télé, et bien moi je le regarde pour me rappeler. Il y avait l'apéritif. Il fallait qu'on soit à sept heure au salon, après il y avait le dîner, après le dîner il y avait le night-club. Il y avait une piscine où on passait pas mal de temps. C'était une croisière pour les libanais. Avec la guerre, il n'y avait plus de passagers, on ne pouvait plus aller au port de Beyrouth, ils ont été obligé de le vendre. J'étais malade quand ils l'ont vendu. C'était vraiment un joli bateau. Quand même il avait tenu quatre ans de guerre. Mais c'était excessivement cher. C'était un bateau de croisière.
En 75, on est arrivé pour la première fois au port de Marseille. J'avais le cœur qui battait, qui battait, "c'est la France!", j'arrivais pas à le croire. Vous savez tous les libanais adorent la France. C'était un rêve que j'étais en train de le réaliser. Et je me souviens que je voulais sortir tout de suite. Nous avions sur le bateau un acteur égyptien, et moi j'attendais le bateau qui accostait, et il y avait sur le quai Omar Sharif qui était là pour accueillir Ahmed Ramze, ce comédien. Pour moi, c'était doublement la joie : Omar Sharif sur le quai et Marseille devant mes yeux. On voyait les bâtiments, ils n'étaient pas encore restaurés, très sombres, très sales. Alors, je disais : "Mais c'est pas possible, c'est comme ça? C'est comme ça Marseille?". Et j'ai pensé comme ça jusqu'à qu'on est arrivés au vieux port. Là, j'ai respiré. J'attendais de voir la France : quelque chose d'extraordinaire. Et ces batiments, ils m'ont gâchés mes rêves. Mais à peine, on est arrivé au Vieux port, j'ai retrouvé Marseille que j'avais dans ma tête, Marcel Pagnol, et puis la chanson "Cannebière", je cherchais, je disais :
"C'est où la rue Cannebière?".
Il fallait qu'on goûte la bouillabaisse. Toutes les choses qu'on a entendu de chez nous. On est resté deux jours à Marseille. Une nuit à Marseille. On a mangé "Chez Michèle", à l'époque c'était le meilleur restaurant de Marseille. Et le lendemain, on a mangé à midi et jusqu'à maintenant, vingt ans de ça, j'arrive pas à retrouver le restaurant où on a mangé à midi. Je me souviens, c'était un restaurant où c'était carrelé, tout blanc, une seule pièce et on a mangé des crevettes. Et chez nous au Liban, on demande des crevettes par kilo, et ils nous a apporté deux crevettes pour moi et deux crevettes pour mon mari : c'était un choc, mais il y avait la sauce, tellement bonne, qu'on n'arrivait pas à terminer ces deux crevettes. J'ai cherché ce restaurant, et je ne l'ai jamais retrouvé. On a fait du shopping, et on est rentré, c'était la première fois. Et après chaque quinze jours, on venait, alors je profitais plus de Marseille. Mais on n'a jamais eu l'idée de quitter Marseille pour visiter les

coins autour. Pour nous, c'était exclusivement Marseille, pour une nuit et deux jours.
Je me suis jamais sentie étrangère à Marseille. Quand on a fait le tour sur la corniche jusqu'au David, c'est comme si on est au Liban, c'est comme si on est à Alexandrie. C'est la même corniche, c'est la même vue. Istanbul, c'est différent parce qu'on n'a pas la même couleur de la mer. J'aime beaucoup Istanbul, mais c'est noir la mer. Comment ils peuvent se baigner avec cette couleur? c'est bizarre. Nous, on a la couleur bleue. Et c'est ça qu'on a en commun, la couleur de la mer.

Jawad :
Ça c'est un camp de réfugiés. C'est notre camp, Deïcha. La photo a été prise en 56 par un anglais de passage par là. Il a envoyé un tirage, et depuis tout le monde a cette photo agrandie chez lui. C'est dix ans après l'exode. Ils sont encore sous des tentes. C'est pour montrer dans quelle misère ils étaient les palestiniens. Ça décrit mieux que mille discours. En 48, les gens croyaient que dans deux ou trois jours, ils allaient revenir. Ils ont caché le blé, et sont partis. Aujourd'hui, nous sommes en 97 et personne n'est revenu. Mes parents viennent d'un village entre Lod et Jérusalem, Sefla. Nous sommes tous nés dans une seule pièce. Au début, mes parents sont allés se réfugier à Aqabat Jaber, puis à Deïcha. Aqabat Jaber, c'était un camp énorme, il y avait cent mille habitants là-dedans. Deïcha, c'est à coté de Bethléem : on était quarante mille. En 67, ils sont tous partis se réfugier en Jordanie. Mais mon père, deux ou trois jours avant que la frontière ne se bloque a décidé de revenir à Deïcha. Il disait : "Si je reste en Jordanie, c'est la mort pour moi. C'est pas mon pays." Et il est retourné au camp. Avec l'exode de 67 la situation s'est améliorée. Parce qu'avec les départs pour la Jordanie, il y avait des pièces libres. Mon oncle, par exemple, il était un débrouillard, et il avait trois pièces. Quand il est part il a laissé les clefs à mon père. Beaucoup d'autres nous ont laissé les clefs, nous avions ainsi dans le quartier cinq maisons à nous. Ensuite d'autres réfugiés sont venus, et mon père leur a donné ces maisons. Le camp est installé sur un terrain acheté par l'ONU pour quatre-vingt dix-neuf ans. Il est en plein désert, mais il a une frontière précise, et on n'avait pas le droit de construire au dehors. Maintenant, c'est chez nous. Et on nous fera plus sortir de chez nous. Les gens qui avaient la chance d'avoir un terrain le long de la frontière, ont cassé le mur pour agrandir leur maison. Il n'y a plus de frontière maintenant. Et autour c'est cultivé à présent.
Ça c'est une photo des autoroutes réservées aux israéliens qui traversent les territoires occupés. Avant là, c'était des vergers. J'ai de bon souvenirs là. J'y allais avec ma copine, on mangeait des fruits, on faisait des vacances. La nuit, il y avait des maisons abandonnées où on dormait. Aujourd'hui, avec leur tunnel, ils ont tout cassé. Ils ont coupé la vallée en deux. Ils ont détruit les maisons, arraché les arbres, comblé le fleuve. Au profit de quoi? Il n'y a

jamais de voiture qui passe. C'est pour relier leurs colonies de peuplement. Mais il n'y a personne là-bas. Deux ou trois familles qui restent, et quand elles trouvent un logement à Jérusalem, elles repartent.
Sur cette photo, c'est un mec qui est resté deux ans à l'hôpital sans estomac, parce qu'il a reçu une balle dum-dum. Ce sont des balles interdites. Il était recherché. C'était en 88, donc il a eu deux balles dans l'estomac, donc elles ont explosé, donc c'est tout déchiré à l'intérieur. Il a été envoyé aux Etats-Unis pour tenter de greffer d'estomac, et ça n'a pas marché. Et il a vécu pendant deux ans avec cette machine, et il a succombé. A la fin, il était gros, il est devenu énorme. Il était plus jeune que moi, mais c'était un copain, il était très intelligent. Lui, c'était un brave. Quand il est mort, il avait dix-huit ans. La balle, il l'a reçu à seize ans. C'est un des rares que j'ai trouvé très bien dans sa peau. Dommage. On s'est connu quand j'étais prisonnier politique au Neguev. Je devais être opéré, et j'étais à l'hôpital quand ils ont annoncé son arrivée des Etats-Unis. Je le connaissais, parce qu'il était du même camp que moi, en Cisjordanie. On s'est retrouvé à l'hôpital. On a eu un énorme échange ensemble pendant, des nuit et des nuits, des jours et des jours. Il était très célèbre. Il y avait entre trois cents à quatre cent personnes qui venaient le voir chaque jour. Mohamed Al Akar. Il y plus de journalistes que pour Arafat. Mais c'est quelqu'un très bien dans sa peau. Et très beau.
Ça c'est ma mère.
Ça c'est mon père. Sur le marché. C'est là qu'il travaillait. Il est très connu sur le marché. J'ai jamais supporté ce marché. Trop de monde. C'est le marché principal de viande, de fruits et de légumes de Bethléem. C'est là que toutes les familles viennent s'approvisionner. Quand on a un cœur, on ne peut pas être commerçant. Quand je voyais les gens, ils sont pauvres, ils n'ont pas d'argent pour acheter, j'avais tellement mal. Il y a une pauvreté. Mais elle est très cachée. C'est clandestin. Le pauvre on l'appelle "meskin", on l'appelle pas pauvre. Le pauvre c'est quelqu'un qui déclare sa pauvreté. le "meskin" c'est quelqu'un qui le cache. Il essayent de cacher leur pauvreté, mais quand ils ont cinq ou six enfants, ils attendent la fin du marché pour acheter moins cher. C'est très douloureux. Et à force de travailler sur le marché, tu commences à les connaitre. Et ça devient difficile de regarder dans leurs yeux directement. Parce que c'est toi le vendeur qui pourrait leur vendre moins cher. C'est un rapport que je ne supporte pas entre les gens. Parce que c'est quelque chose d'extrèmement injuste. Franchement, l'injustice, c'est le commerce.
Oui, mais moi et mes frères on a toujours le commerce. On est des arabes, hein?

Maïssoun :
C'est une photo de mon grand père que j'admire beaucoup. Il est disparu. Il était paysan comme moi. Mes relations avec lui étaient plus fortes qu'avec

mes parents. J'arrivais à lui dire tous mes secrets. J'arrivais à tout lui dire à mon grand-père. Pour moi c'était un héros. C'est quelqu'un qui est parti de rien du tout et qui est parvenu à faire beaucoup de choses. Il avait perdu ses parents durant la guerre. Ses frères étaient partis au Brésil et en Argentine. Il était tout seul, orphelin. Il est allé travailler chez des paysans comme ouvrier. Et il a réussi pourtant à fonder une belle famille avec une petite fortune. Et il passait toutes ses soirées à me raconter ce qu'il avait fait dans sa jeunesse. Il me racontait comment il partait à pied pour vendre les blés qu'il avait cultivé dans un autre village qui était à deux ou trois jours de son village. A pied avec le chameau qui portait le blé, et lui derrière. Et la pluie, la neige, le vent, le grand soleil. Juste pour ramener de quoi construire la maison.
Je viens d'un village du coté de Homs. Dans notre village, le premier garçon qui se marie reste avec ses parents. Donc au début, on habitait chez grand-père. Et même quand on a eu notre maison à nous, on allait dormir chez mes grands-parents. Quand on se disputait avec nos parents, mes frères et moi, on prenait nos affaires et on allait dormir chez nos grands-parents dans l'autre maison. Les maisons dans les villages sont énormes. Sur la terrasse, on mettait des matelas par terre, on s'allongeait et on regardait les étoiles. Et lui, il était allongé à coté de nous, ils nous racontait des histoires et on s'endormait avec ça.
J'ai une photo de mariage de mon père et de ma mère. Mon père il est en costume, il a une cravate, et c'est la seule fois où je l'ai vu en cravate. Et ma mère est habillée avec une robe assez claire. Elle a les cheveux longs; elle est belle ma mère quand même. Je n'avais que cette photo. Je l'ai piquée. Après je l'ai fait copier et je leur ai renvoyée. C'est moi qui m'occupait de tout ce qui concernait la bibliothèque, les livres, les photos, les cassettes à la maison. Les autres ne savaient pas la valeur de ça. Ces photos, c'est moi qui les a retrouvées à la cave; sinon personne savait qu'on les avait. C'est moi qui les avais rangées dans un album, et je les ai emmenées avec moi.
J'ai été trois ans à l'université d'anglais à Damas, et après j'en ai eu marre, j'ai quitté et je suis venue ici. Peut-être j'étais trop ouverte pour mes parents. Je voulais apprendre plein de trucs qui pour eux n'étaient pas essentiels. Alors, un été, ils ont voulu me marier avec quelqu'un, j'ai dit : "Non. Moi, je ne me marie pas avec ce quelqu'un. Je vais partir en Europe. Soit ça, soit je me suicide." Ils m'ont dit : "Va voir ton rêve en Europe, et si tu peux rester, tu restes. Mais si tu ne peux pas rester, tu reviens et tu te maries." Alors je suis venue ici. Je ne suis pas venue comme ça en l'air. Il y avait à Marseille une famille d'origine syrienne, dont les grands-parents venaient nous voir quand ils venaient en Syrie. C'était des amis à mon grand-père. Et mes parents ont gardé le contact avec leurs enfants. Et chaque fois qu'ils venaient en Syrie, ils venaient nous voir une après-midi. Et quand je suis venue ici, on les a contacté pour qu'ils m'hébergent jusqu'à ce que je puisse me débrouiller. Je suis arrivée un 13 Août en France. Il n'y avait pas de cours. L'université était

fermée. Alors, ils m'ont fait visiter la Côte d'Azur en attendant. Au début je ne parlais pas français du tout. Alors avec les gens de cette famille, on se parlait en anglais. Ils ne parlaient plus arabe. Et puis, on s'est aimés, moi et leur fils, et on s'est mariés. Mon mari, il était venu seulement une fois en Syrie, à sept ans avec ses grands-parents. Là, comme nous sommes retournés ensemble au village, je lui ai appris quelques mots. Bonjour. Comment ça va? Merci. Avec mes parents, je devais traduire tout le temps. Avec mes frères ils parlaient en anglais.
J'ai ramené un journal intime. Dedans j'avais écrit des poèmes, pas des romans, des petites histoires de dix pages. J'étais trop sensible à ce que je ressentais. Dès que je ressentais quelque chose, il fallait que je l'écrive sur un papier, sinon ça me brûlait dedans, je me sentais pas bien jusqu'à ce que je l'écrive. J'écrivais en anglais et en arabe. Les poèsies aussi, il y a les deux. C'était surtout quand j'avais des chagrins d'amour, ou quand il arrivait quelque chose en Palestine, quand il y avait un mort dans mon village, quand j'étais heureuse aussi, en amour entre autre.
J'ai oublié tous ces poèmes. Je ressens aujourd'hui que tout ce que j'ai appris là-bas diminue, pour être remplacé par les choses de la vie ici. Parce que la vie quotidienne ici n'est pas facile. Les soucis qu'on a ici, le stress, remplacent progressivement la mémoire. La première année que je suis arrivée, je vivais encore là-bas. Quand je voyais quelque chose à la télé ou dans la rue, je faisais toujours la comparaison avec la Syrie. Maintenant, je n'ai plus ce réflexe. C'est normal, je me dis. Petit à petit, ça disparait. La vie petit à petit vous force. Il y a d'autres trucs qui remplacent. Mais j'ai dit à mon mari, s'il voulait bien, s'il accepte, je voudrais bien qu'on aille vivre là-bas. Et même que la dernière fois que nous y sommes allés avec mon mari, on a dit qu'on allait acheter un petit terrain, et construire une petite maison. La région de Homs, c'est trop beau. C'est comme les Basses-Alpes ici. C'est pas trop haut, c'est pas trop bas. Il y a des arbres. C'est très gai durant l'été, il y a des fêtes tous les soirs. Et on a dit : "Dès qu'on a un petit peu de coté, on va construire, pour avoir quelque chose et pouvoir venir presque tout l'été". Pour qu'on aie quelque chose à nous. Parce que l'été dernier, on est resté un mois, on n'a fait que visiter la famille. Mon mari, il a dit : "C'est normal. La première fois, il fallait que je rencontre ta famille, quand même." Mais la prochaine fois, il faudra que je lui montre tout le reste quand même. La maison de mon grand-père, actuellement elle est mise en vente. Et mes oncles se battent pour ça. J'ai dit à Michel, mon mari :"Tu sais, si j'avais un petit peu de sous de côté, je l'achèterai et je la laisserai comme elle est cette maison". J'ai trop de souvenirs dans cette maison. Il y en a un qui veut vendre, il y a l'autre qui veut pas. Quand j'ai su ça j'ai pleuré. J'ai dit : "Si j'avais des sous, je l'aurais achetée à mon oncle, et je la laisse comme elle est". Elle est déserte. Chacun s'est construit sa propre maison dans le village. Chacun sa vie. Cette maison elle est immense. Quand mon grand-père s'est marié avec ma grand-mère,

quand ils étaient pauvres, ce n'était que de la terre, et il y avait un immense hangar où ils mettaient les animaux dedans, avec le foin, tout ça; et eux dormaient à côté. Il y avait un petit rideau entre eux et les bêtes, et c'est tout. Après, quand ils on eu un peu plus de sous, ils ont construit une grande chambre, qui est au dessus, et divisée en deux : cuisine et chambre à coucher. Et cette partie là, n'est pas en terre, mais en parpaing. On voit les trous dans les brique dedans; mais dehors ils l'avaient peints à la chaux pour que les souris ne rentrent pas. Et la troisième époque, c'est moderne. Ils ont construit trois chambres, et une terrasse, pas en carrelage quand même, mais en ciment. Il y avait trois chambres, une cuisine, et les toilettes, c'étaient les mêmes. C'était un petit trou de rien du tout. Il n'y avait même pas de trou, ni rien pour faire dedans. C'est encore au dessus de l'autre. En fait, c'est trois maisons adossées à la colline. C'est le point le plus haut du village. C'est en dessous de l'église. L'église, on la met toujours en haut du village, pour qu'on voit bien la cloche. On passe d'une maison à l'autre par des escaliers en terre. L'hiver, on mettait des bottes en caoutchouc pour descendre dans la première maison qui est devenue une cave. Et la première, première, là où ils avaient les animaux, elle est presque détruite maintenant. La deuxième, ça va : il y a des murs, mais avec des trous. Et la troisième elle est bien conservée encore. La première des maisons, elle date de l'époque où il y avait encore les français. Mon grand-père a pu construire la maison parce qu'il eu une prime des français quand il s'est marié. Il s'était engagé dans l'armée chez les français. Il était au kittab à Homs, les bureaux, il faisait les papiers. Il avait quitté la ferme où il travaillait pour s'engager chez les français, parce que les français payaient mieux. Et c'est avec les économies qu'il avait fait chez les français, qu'il a pu s'établir. Il parlait français. Il disait : "Les français, ils sont cons : pour dire 80, ils disent quatre fois vingt". Mais il avait un bon souvenir des français.

Chez nous, la fille dès qu'elle a dix-huit ans -on pourrait dire quatorze, mais moi, j'avais mon bac- on vient la demander en mariage. Moi, j'avais résisté jusqu'à ving-deux ans. Mais là, mon prétendant, il avait trop bonne situation. Il avait une maison avec ses parents dans son village, et puis une maison à Homs aussi. Il travaillait dans l'armée, il avait une voiture de fonction, c'était trop bien pour ma famille. C'est un cousin un peu éloigné. Il était diplômé. Je le connaissais. On se voyait aux réunions familiales. Rien d'intime. Mais lui, il a envoyé ses parents pour me demander à mes parents. Le lendemain, mes parents m'ont parlé. Et moi, j'ai dit non. Après, il est venu lui. Il s'est excusé, il m'a dit :

"J'aurai du venir te parler d'abord". Je lui ai dit :

"Le mal est fait".

Il voulait faire un mariage comme à l'époque de ma grand-mère. Ça m'a choquée. Avant, il venait à la maison, on étaient comme des frères, on sortait ensemble, alors pourquoi il a envoyé ses parents? Il était diplômé aussi. Il

était ouvert. Peut-être il était timide. Si il m'avait demandé tout seul, peut-être, on aurait pu se fréquenter, se connaitre, et peut-être j'aurai pu dire oui. Mais j'étais vexée. J'aimais trop la liberté. Et je ne pouvais pas faire ce que je voulais parce que j'étais en Syrie. Et maintenant que je peux les faire, je n'ai pas le temps. J'aurais aimé faire des rencontres avec des écrivains, des poêtes. J'aurais aimée être guide touristique. Ou hôtesse de l'air. Ou travailler à la télévision. C'est le village en général qui l'aurait pas permis. Souvent mes parents me disaient : " Nous, on est d'accord avec toi. Mais qu'est-ce que vont dire les voisins?". Ils risquent d'être maudits si ils laissent leur fille faire comme ça. C'est primordial pour eux d'être bien vus. Et ce n'était pas primordial pour eux que je fasse ce que je voulais.

Camillia :
Quand je suis partie de Jaffa, je voulais prendre beaucoup de choses, mais j'étais très pressée. Je tremblais. Je ne savais pas si j'allais prendre tel livre, telle chose. C'est le jour où Pierre-Alexandre est venu me chercher. Notre histoire a été compliquée pour ma famille. Je suis d'une famille musulmane, et ils n'ont pas accepté l'idée que je me marie avec un chrétien. Mon père et ma mère avaient fini par accepter ce mariage, mais mes deux frères n'ont pas accepté. Le plus petit au début, il était d'accord, et puis il a rejoint l'opinion de l'ainé qui n'était pas d'accord. Qu'est-ce que vont dire les gens? C'était une humiliation pour la famille. En plus, je suis une fille. Même si Pierre-Alexandre s'était fait musulman, il disaient que cela n'est pas possible. Ils disaient que je sortais de l'Islam. Ma famille, ils refusaient quelqu'un d'adorable, qui en plus s'occupe de l'association médicale Franco-Palestinienne. Pierre-Alexandre, il travaille les trois-quart de sa vie pour la Palestine, et nous, on ne l'accepte pas dans notre société. C'est bizarre. C'est raciste. Mon frère, il est raciste. Mon frère, il n'est pas religieux, il boit, il ne fait pas la prière : et il me disait "Il n'est pas musulman. Il n'est pas arabe". Mais, toi, tu n'es pas musulman, j'ai dit à mon frère, tu ne respectes pas les cinq piliers de l'Islam. On a beaucoup discuté. Et à la fin, mon frère refusait que Pierre-Alexandre rentre dans la maison. Mon père disait : "C'est ma maison, je fais ce que je veux. Viendra ici qui je voudrai". Mais entre eux, par derrière, ils discutaient. Tout se faisait par derrière. C'est ma mère qui me racontait. Tout était caché, pas très clair. Mon père a finit par dire que Pierre-Alexandre pouvait dormir ici, et ma mère lui a dit : "Non. Camillia elle va partir avec son mari. Les garçons, vont rester, eux. On ne va pas mettre le feu dans la maison. On ne veut pas avoir de conflit avec tes fils. Donc, on ira voir Pierre-Alexandre dans son hôtel à Tel-Aviv. Camillia pourra partir ensuite. Et nous aurons la paix dans la maison." Je sais que mes frères ne sont pas violents. Ils n'auraient pas pu dire à Pierre-Alexandre : "Allez, dehors!". Ça n'existe pas chez nous. Si Pierre-Alexandre était venu, ils n'auraient pas pu dire "Sors! Dehors!". Ça n'est pas poli. Ils seraient sorti de

la maison sans le regarder, et c'est tout. Alors, mon père, ma mère, et mes sœurs ont rencontré Pierre-Alexandre à l'hôtel à Tel-Aviv. Et ils l'ont trouvé très bien. Et cette histoire montait et descendait. Et j'avais peur de ne pas pouvoir repartir. Je cachais même mon passeport. J'ai senti qu'il fallait que je parte vite. Alors, j'ai ramassé tout, sans faire de tri, j'ai oublié tous mes cahiers dans la caves. J'avais écrit sur les cartons où il y avait tous mes cahiers que je laissais : "C'est à Camillia. Ne le jettez pas".
Je rêve souvent que je retourne à Jaffa. Ça me fait plaisir, les rêves où je vois ma famille. Un jour, j'ai rèvé que j'arrivais là-bas, et mon petit neveu était là. Et mes mains étaient collantes, sales, je ne pouvais pas le toucher. J'ai dit : "Attends. Je suis arrivée. Je vais aller me laver les mains d'abord, et je pourrai t'embrasser toute la journée.". Je pars pour me laver les mains. Et je me suis réveillée. Je me suis dit en me réveillant : "Pourquoi je ne l'ai pas embrassé?" Ça m'aurais fait plaisir, même avec des mains sales. Je languis. Parce que quand j'ai quitté ma famille tout était trop rapide.

La pièce de monnaie, je l'ai trouvée dans la terre près de chez moi à Jaffa. Je l'ai nettoyée. C'est une pièce de monnaie palestinienne de 1940. C'est une grande chose de trouver encore par terre une petite chose de la Palestine. C'est écrit en hébreux, en anglais et en arabe. C'est écrit dix milles. C'est écrit : Palestine, et "Heretz Israël" entre guillemets. Mais aussi, par terre, au dessus de là où il y a de l'eau sale qui passe dans les rues à Jaffa, sur la plage, à côté de la maison du consul de France : il y a une plaque en fer sur laquelle il est écrit : Palestine, en arabe. C'est sur le même trottoir que la maison du consul où il y a le drapeau français. Ils ont tout nettoyé, mais ça c'est resté. La plaque avec écrit dessus : Palestine.

A Jérusalem, un jour j'ai rencontré un petit garçon. Il était habillé avec un vieux costume d'homme. Il avait un pantalon bleu en nylon, comme un pantalon de golf. Il vendait des livres. Il m'a dit :
"Achète-moi le livre."
-"C'est quoi ce livre?"
-"C'est Harkash."
-"C'est quoi Harkash?"
-"C'est Sidi Harkash. C'est sur l'Intifada".
Je lui ai dit : "D'accord, je prends." Et puis je lui ai dit : "Qu'est-ce que tu fais?". Il m'a dit :
"Je travaille"
-"Tu ne vas pas à l'école?"
-"Les soldats, ils ont fermé l'école. On peut pas."
-"Tu ne révises pas à la maison?"
-"Oui, il y a des professeurs qui nous aident."

Il travaillait pour gagner un peu d'argent. Il avait onze ans. Alors, j'ai pris des livres pour donner à mes amis. Ce sont des chansons en arabe dialectal sur l'Intifada. Et puis j'ai proposé au garçon de m'accompagner pour aller voir une pièce de théâtre, au théâtre Al Akhawati. Et je me souviens, il était assis à coté de moi, au théâtre. Il était très intelligent. Il avait un comportement d'homme, très responsable, très sérieux. Il parlait un arabe presque littéraire. Je me souviens. Il avait des basquets aux pieds, et une veste comme un homme. Il avait des mèches blondes. Il était très bronzé avec des yeux jaunes-verts. Mais il était perdu, sans argent, sans jeunesse, sans école. Je me suis dit : "si c'était moi?". Souvent je pense à lui. J'aimerais le revoir. Mais ce n'est pas possible. Je ne sais pas où il habite.

A Jaffa, j'écoutais toujours Radio Monte-Carlo. J'aime bien les chansons françaises. Je ne comprenais pas parce je n'ai pas eu la chance d'apprendre le français là-bas; Il y avait cette chanson "Le géant de papier". J'adorais cette chanson. Donc, un jour, comme je l'entendais, crac, je l'enregistre tout de suite. Et je l'ai apprise par cœur. Par la prononciation. Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire ces paroles. Pierre-Alexandre dit que cette chanson, je la prononce très bien. (Elle chante la chanson). Au début, ça commence par "Dalidéfier...", et "Dalidéfier" je ne sais pas encore aujourd'hui ce que ça veut dire, parce que quand j'ai entendu la chanson, crac, j'ai appuyé sur le bouton, mais la première phrase elle est coupée. Alors, c'est resté comme ça. Je commence toujours la chanson par "Dalidéfier...." et puis la suite.
L'école juive, c'est un souvenir très noir de ma vie. J'étais la seule arabe. Et j'avais peur de dire que j'étais arabe. Alors, j'avais dit aux enfants que j'étais française. Parce que j'avais été à la maternelle chez des sœurs françaises. Et les enfants disaient : "Si tu es française, parle-nous en français." Alors, je chantais une comptine que les sœurs nous avaient apprise : "Je voudrais, je mari...". C'est tout ce que je savais en français. Je ne savais pas ce que ça voulais dire. Ils me disaient : "Parle en français, si tu es française" et je chantais "Je voudrais, je mari..."

(Elle traduit une chanson de Fairouz)
"Encore le jour qui tombe
Et nous sommes hors de notre pays....
Le temps est long
C'est l'automne qui arrive
Adieux les oiseaux"
Elle dit que ces oiseaux lui rappelle son pays. Et c'est vrai, l'autre jour j'ai dit cela à Pierre-Alexandre. Où sont les oiseaux de mon pays? Ici, il n'y a pas les mêmes oiseaux que je voyais dans mon pays. Et je languis. J'en fais pas un poême. Mais chez nous il y a des oiseaux avec des yeux noirs.."

(Elle traduit)
"Je me rappelle que j'étais de Jaffa
Tell us, tell us about Jaffa
C'est la mer qui nous a appelée
On a mangé, on a travaillé...
La nuit qui arrive, le vent... les nuages avec du vent sur la mer".
Et ça c'est vrai. Les gens racontaient que le jour du départ en 48, la mer était très agitée, très dangereuse. Et, ils ont choisi de s'enfuir par la mer à cause des massacres. Ce même jour la mer était très violente et très dangereuse. Les gens racontent ça. ma grand-mère, elle me racontait ça aussi. Mon grand-père, il est parti comme ça. Ma mère, elle n'a plus revu son père. Il n'est jamais rentré non plus. Maintenant, ils disent :
"Imagine qu'on revient...Yo! Si jamais on revient! Si on revient à Jaffa!"
Ils massacraient les gens pour les obliger à quitter le pays. Même des juifs racontaient être entrés dans des maisons et avoir trouvé le café encore chaud sur la table. Quand il y a la guerre les gens ont peur. Mon père avait treize ou quatorze ans, c'était le plus grand de la famille. Ses frères et lui sont restés parce qu'ils avaient des jardins avec des orangers, des vignes, des terres. Ils ne pouvaient pas tout laisser. Mon père a pris son frère sur son dos, et toute la famille est descendue dans la citerne pour se cacher, jusqu'à la fin de la guerre. Et quand il a pris son frère sur son dos, il a vu le rouge des balles qui passaient derrière son dos à quelques centimètres. Et parce qu'ils sont restés, ils ont pu garder la maison. Mais beaucoup de leurs terres ont été confisquées. Ils avaient les papiers, ils ont engagé un avocat, mais ils n'ont pas pu récupérer leurs terres. Ma mère n'a pas revu son père depuis qu'elle a un an et demi. Sa mère était enceinte de sa sœur. Les israèliens montraient des photos de gens égorgés aux jeunes et leur disaient : si tu ne pars pas, on te fera la même chose. Alors, son père est parti en Egypte. Il pensait qu'il allait revenir. Mais il n'est jamais revenu. Ma mère était heureuse quand les accords de Camp David ont été signés. "On va pouvoir revoir notre père". Entre-temps, mon grand-père s'était remarié avec une femme en Egypte. Ma grand-mère le savait, et elle était très malheureuse parce qu'ils s'aimaient tous les deux. Et durant les négociations, mon Grand-père a eu des problème avec son cœur, les medecins l'ont mis au régime, mais il est mort. Et quand il y a eu la paix, ma mère est allée en Egypte pour voir sa belle-mère, ses demi-frères et ses demi-sœurs. Et quand elle est arrivée dans la maison au Caire, sa belle-mère lui a dit : "assied-toi...Yo, que tu ressembles à ton père." C'était terrible. Et quand son demi-frère est arrivé. Il était jeune, il avait trente ans, elle lui a dit :
"C'est ta sœur". Et après les larmes.

Ramzi :

Les hasards de l'histoire de ma famille ont fait que je suis en possession de trois passeports : égyptien, libanais, français. Cependant, aucun de ces passeports ne correspond à mes véritables origines, car mes parents sont palestiniens. Je tiens à chacun de ces passeports comme à une partie de ma vie. Ils sont chacun le témoignage d'une partie de ma vie. Je suis né en Egypte, et je ne suis jamais allé en Palestine.

Mahmoud Darwich dans un poème dit et répète :
"Tu es seul, tu n'as plus de parents, tu n'as plus d'ami, tu n'as plus rien.
Une mer devant toi, une mer derrière toi, une mer à ta droite, une mer à ta gauche. Mais celui qui n'a pas de bord, n'a pas de mer."
La situation de la solitude et de l'abandon, le plus total. Je l'ai vécu personnellement. Ici, en France. Lorsque mon premier mariage en france, s'est dissolu, je me suis retrouvé seul alors que j'avais déjà deux enfants. J'ai très mal vécu cette situation. J'étais seul sans famille, à Marseille, dans un appartement que je venais de louer où il n'y avait qu'un matelas par terre. Et j'étais très malheureux. Et c'est par ce poème, et par une autre image que j'avais vue à Beyrouth en 1975, en pleine guerre civile, que je me suis ressaisi. J'avais vu des combattants palestiniens réfugiés d'un camp qui venait d'être pris par les phalangistes: ils dormaient dans un immeuble à côté de Sabra et Chatila. Ils dormaient avec un matelas par terre. Et c'est par là que je me suis ressourcé, reconstruit. Ce poème dont je parle n'a pas été traduit. Il a été écrit en 83, après l'évacuation par l'OLP de Beyrouth.

Leïla :
Je suis née en 58. Mes parents étaient Algériens. Ils voulaient m'appeler Fairouz. Mais quand ils se sont présentés à l'état-civil, on leur a demandé "Faïrouz, comment ça s'écrit?" Mes parents étaient analphabètes. Ils ont répondu : "Je ne sais pas". L'officier leur a dit : "Tant pis. Appelez-la Leïla". Et ensuite mes parents m'ont fait découvrir les chansons de Faïrouz. Et je me suis dit : "Si un jour, j'ai une fille, je l'appelerai Faïrouz". Et quand la petite est née, nous l'avons appelé Faïrouz. En arabe, ça veut dire Turquoise.

Mounir :
Mon père fabrique des tentes pour les bédouins. Il achète des poils de chèvres, il tisse. Il est toujours en contact avec les bédouins. La famille est là depuis longtemps. Yabroud est surtout connu à cause de la préhistoire : on parle de la période Yabroudienne. Mon père travaillait la terre au début, ce n'est qu'après qu'il a commencé à tisser des tentes pour les bédouins. Tout Yabroud travaillait pour tisser des tentes. Même les professeurs à Yabroud faisaient cela comme deuxième travail. Ils les vendaient aux Saoudiens, aux pays du Golfe. C'était l'industrie. Il y a des tentes d'apparat avec des fils de couleurs et des tentes plus pratiques, moins chères, noires, en poils de chèvre.

Mais à présent, on fait surtout des tentes d'apparat pour les émirs, les pays du Golfe. Il reste pourtant quelques tribus nomades en Syrie, dans le désert. Mon père avait de très bons rapports avec les bédouins. Encore aujourd'hui quand je l'ai au téléphone, il ne parle que des bédouins. Ils sont très gentils, très généreux. Par contre dans les rapports entre les tribus et le régime, il y a toujours eu de petits problèmes parce que les bédouins n'aiment pas être gouvernés. Alors, le gouvernement a nommé un chef de ces tribus au parlement pour calmer le jeu. J'ai travaillé jusqu'en 84 avec mon père, tout en poursuivant mes études. Nous étions reçus chez les bédouins. Il sont très généreux. Dès que tu arrives, ils égorgent un mouton. Ils invitent tous les bédouins pour manger le mouton. Bien qu'ils soient assez sédentaires maintenant, ils gardent toujours leurs tentes à côté de la maison. En plein désert, ils ont tout : la télé etc. Ce sont des nomades modernes. C'est comme les saoudiens. Les saoudiens si ils n'avaient pas de pétrole, ils seraient comme ça. Mais, les bédouins, on les voit peu, presque jamais. Ils viennent à Homs de temps en temps au marché. Pour faire du commerce avec eux, il faut accepter leur système. C'est-à-dire qu'ils ne payent jamais tout de suite. Et mon père, il a su accepter ça. Parce qu'il y a des années où il n'y a pas de pluie, des années sèches. Alors, il faut attendre qu'il pleuve. Quand il pleut chez nous, c'est la fête. C'est un bon signe pour tout le monde. Et pour les commerçants, et pour les bédouins. C'est un signe réel. Quand il y a sécheresse, on ne vend pas les récoltes, on n'achète rien : tout est lié. Quand il pleut, les bédouins viennent à la ville, et ils payent leurs dettes.

Ossama :
Je suis resté bloqué six mois en Egypte à cause d'une procédure compliquée de l'ambassade de France. Ma femme est française, et on m'a demandé de retourner en Egypte pour qu'on me donne un autre visa, valable, pour revenir en France. Et j'avais pris avec moi tous les papiers, toutes les preuves comme quoi j'étais marié à une dame française. J'avais confiance, je pensais que ce serait facile, parce que c'est tout clair. Et la dame, à l'ambassade, elle m'a dit : "Si vous voulez retourner en France, il vous faut un visa longue durée."
J'ai dit :
"Ça va. Donnez-moi donc un visa longue durée."
Elle m'a dit :
"Non. Il faut amener de France les papiers de ta femme. Le certificat de nationalité. Le certificat de mariage. Tu nous amène tout cela. Et nous on l'enverra au ministère de l'intèrieur à Paris. Si il est d'accord, il nous donne la réponse dans six mois. Après on vous donne le visa, et tu peux rentrer chez ta femme, tranquille."
J'ai dit :
"Ça fait presque un an que je reste bloqué en Egypte?"

Elle m'a répondu :
"Ah, oui. C'est comme ça la loi."
Je suis resté bloqué presque six mois. Et après j'ai pris un autre visa, pour un état Schengen, et je suis entré en France quand même.

La première fois que je suis sorti d'Egypte c'était en 1981. Je suis parti travailler en Arabie Saoudite, et je suis resté six ans. Je travaillais sur les ordinateurs du Ministère des PTT. Au bout de six ans, cela suffisait. Et je serais resté là-bas pourquoi faire? J'ai décide de rentrer en Egypte définitivement. Je suis resté en Egypte onze mois dans ma maison, sans rien faire. J'avais de l'argent, j'avais fait un peu de capital là-bas, je l'ai mis sur un compte bloqué dans une banque. Et pendant onze mois, j'ai rien fait. Je mange, je dors, je promène. Après j'en avais marre de l'Egypte. C'est pas une vie, ça : on mange, on dort, on promène. Il fallait que je fasse quelque chose. Alors, j'ai pensé émigrer aux Etats-Unis. Mais, les Américains, ils n'étaient pas gentils du tout. Ils m'ont dit :
"Non. Nous ne voulons plus d'étrangers chez nous. Ça suffit comme ça. Pas de visa."
Après, j'ai présenté mon passeport à l'ambassade de France. Douze jours plus tard, j'avais mon visa. Vous êtes bienvenu, Monsieur. Après, j'ai acheté le ticket et j'ai entré en France. J'ai entré en France le 4 octobre 1987. Et j'ai resté ici. J'avais pris l'avion. Transit par la Belgique. Ensuite Paris. Charles-de-Gaulle Airport. J'ai pris un taxi. Le chauffeur était marocain. Il ne parlait ni arabe, ni anglais. Il ne parlait que français. Je lui ai demandé :
-"Je veux aller à Marseille". Je demandais en anglais. Il m'a dit :
"Je comprends pas".
J'ai dis :
"Marseille! Marseille!"
Il m'a amené jusqu'à la Gare de Lyon. J'ai vu Paris à travers les vitres du taxi. A la gare de Lyon, j'ai acheté le ticket. J'ai pris le train. Et je suis arrivé à Marseille à 11 heures, le soir. Il pleuvait. Je me rappelle ça bien. Beaucoup de pluie cette nuit-là. Et j'ai entré chez un ami. Et j'ai passé la nuit avec lui. Deux jours plus tard, j'ai trouvé une chambre dans un hôtel, et j'ai continué.
Souvent, ma femme me dit "Il faut continuer tes études. Il faut continuer tes études." Je ne suis pas fainéant, mais je n'ai pas le temps d'apprendre la langue française systématiquement comme il faut. Je me débrouille bien en français, mais ce n'est pas ça la langue. La langue, il faut connaitre tout en détail. Le français, je l'ai appris comme ça dans la rue. Dans le travail, avec des amis, avec des voisins, avec la famille de ma femme, ma femme. Mais je ne l'ai jamais apprise à l'école. Au début c'était très difficile. En Egypte, le français, c'est une langue pour les bourgeois. La majorité des gens en Egypte apprennent l'anglais. Et moi, j'ai appris l'anglais. Et je parle bien l'anglais. Et le français, j'ai appris en essayant en France. Des fois je parlais bien, des fois

je faisais des fautes. Et c'est comme ça que j'ai appris, doucement, doucement. Il y a un mot que j'ai compris tout seul. J'ai compris en faisant la comparaison entre le français et l'anglais. "Ça dépend." en anglais on dit : "it depends". J'ai compris que c'était la même chose : "Ça dépend". J'ai appris la langue tout seul. Comme j'avais un bon background en anglais, j'ai fait des comparaisons. Et puis je demandais à mes amis qui parlaient mieux français que moi qu'est ce que ça veut dire ça, qu'est ce que ça veut dire ça. Maintenant je comprends bien ce qui se passe à la télévision. Je comprends bien les actualités. Il y a un feuilleton qui s'appelle "L'inspecteur Derrick", c'est allemand, mais ils parlent en français : j'aime bien le voir. Ça va bien. Ça va bien.
J'aime bien Marseille, c'est comme la vie. Je suis du Caire. Peut-être j'aime bien Marseille, parce que j'adore la mer. J'adore des poissons. Les coquillages. Je suis comme le poisson. Je ne peux pas sortir de la mer. Si je sors de la mer, je meurs.

Qu'est que j'ai fait quand je suis revenu en Egypte après l'Arabie Saoudite? Rien. Rien. J'ai fait un compte bloqué dans une banque et la banque elle me donne intérets. Et je touche l'intéret. Qu'est-ce qu'on fait quand on est célibataire et qu'on vit avec son frère là-bas? -J'avais un frère là-bas- : on mange, on dort, on sort le matin, on promène à droite, à gauche, on drague les filles, on boit un coup ici, on va là. L'après-midi, on rentre chez nous, on mange quelque chose, on fait la sieste, le soir on regarde la télé ou on sort encore. C'est comme ça. Rien. Rien. La vie là-bas, elle était très confortable, très vide. C'est pas une vie ça. Je faisais rien. Je n'ai pas cherché de travail, puisque j'étais dans une position très confortable. Pourquoi, le travail? Si j'ai un compte bloqué qui me donne un bon intérêt? Pourquoi je me casse la tête pour chercher un travail? Voilà. Je dors, je mange et c'est tout. Mais après onze mois, je me suis senti un peu fatigué de ce confort. Et mon frère m'a dit : "Ou bien tu te maries, ou bien tu repars ailleurs." J'ai choisi la deuxième solution. Psychologiquement, je n'étais pas prêt pour le mariage. J'avais 32 ans, j'étais encore jeune. J'ai toujours eu envie d'émigrer. J'ai toujours révé d'aller aux Etats-Unis. A cause du cinéma peut-être. Et comme le consulat des Etats-Unis m'a refusé le visa, je suis venu en France.
La vie dans les pays occidentaux, elle est plus confortable. Les procédures ici sont plus faciles. Les gens ici sont plus simples. Ils sont plus matérialistes, mais ils sont simples. En Egypte, ils sont très gentils, mais égoïstes. C'est compliqué, vous savez, le monde oriental. Ici, c'est tout clair. Là-bas, c'est pas clair. Quelqu'un te fait un sourire de là jusque là mais tu ne sais pas ce qu'il y a derrière.
Par exemple, mon frère, il a vendu sa voiture. Il est revenu à la maison avec des paquets d'argent, des paquets de mille livres. Je lui ai dit :
"Qu'est-ce que c'est cet argent?"

-"J'ai vendu ma voiture."
-"Fais-moi voir combien, ça fait."
J'ai compté le premier paquet : huit cent et quelques. Et le deuxième : neuf cent et quelques. Et le troisième, même chose. Dans chaque paquet, il manquait un petit peu. Il m'a dit :
"Le type qui m'a acheté la voiture a compté l'argent devant moi."
-"Et après, où es-tu allé avec l'argent?"
-"Après je suis allé chez un ami. Un garçon de très bonne famille."
Mais cet ami, il vend de la drogue. Mon frère s'est absenté au toilettes et vite, vite, il est reparti. Alors je lui ai dit :
"Cet ami, c'est lui qui t'a volé."
Le soir j'ai accompagné mon frère chez le père de cet ami. Je lui ai dit :
"Je regrette de vous le dire, mais votre fils a volé l'argent de mon frère. C'est à cause de la drogue."
Il était choqué.
-"Mon fils, il prend de la cocaïne?"
J'ai dit oui.
-"Combien il a volé?"
Je lui ai dit. Le père pleurait. Il a sorti un carnet de chèque, il a rempli un chèque pour rembourser l'argent perdu. Et il m'a donné ça. Voilà c'est comme ça. Qu'est-ce qu'il a dit Machiavel : "La fin justifie les moyens"? Les occidentaux marchent selon cette règle. Maintenant les orientaux, ils commencent à imiter les occidentaux. Ils disent aussi : "La fin justifie les moyens". mais ils ne savent pas le faire. C'est comme quelqu'un qui a toujours mangé avec ses mains. D'un seul coup, il doit utiliser des fourchettes et des couteaux. C'est difficile. Peut-être va-t-il y arriver doucement, doucement. Mais tout d'un coup ça fait catastrophe.

On allait pécher sur le Nil. A Ismaléya. Sur le canal de Suez. Il y a de bons poissons dans le canal de Suez. J'ai remarqué qu'en France pour pécher, il fallait une permission. Chez nous, ça n'existe pas. Vous prenez votre canne et vous péchez. Personne vous dira rien. Chaque été, j'allais à la mer. A Alexandrie. C'est la place favorable pour moi. J'allais à l'hôtel. Je n'ai pas de famille à Alexandrie. J'adore la mer. Soit pour me baigner, soit pour la pèche, soit pour regarder la mer comme ça. La mer. L'horizon. Le soleil quand il tombe. La ligne où la mer touche le ciel. Pour moi c'est magnifique. Joli, très joli. Je ne peux pas imaginer de vivre dans une ville sans la mer. Je ne peux pas.

Nasser :
Ça, c'est un billet d'avion Nouvelles Frontières Paris-Tel-Aviv, Tel-Aviv-Paris. C'est quand je suis retourné à Gaza, la première fois. Ça, c'est une autorisation de séjour en Israël de sept heures. Du poste frontière de Gaza,

jusqu'à l'aéroport. Une pour l'aller, une pour le retour. C'est à dire que si le vol est annulé, je n'ai pas le droit de rester pour prendre le suivant. Il faut que je retourne à Gaza pour demander une autorisation de passage pour un autre jour. Pour avoir cette autorisation, il faut donner sa carte d'identité, le passeport, le billet d'avion, payer un timbre fiscal aux israéliens et attendre deux mois. Quand j'arrive à l'aéroport de Tel-Aviv, je présente mon passeport. C'est toujours des femmes, les policiers. Elle prend mon passeport, me dit de prendre mes bagages et de la suivre. Elle laisse mes bagages dans une chambre et elle commence à m'interroger pendant deux heures :
"T'as des bombes? T'as des copains dans l'avion? Tu as vu quel responsable de l'OLP? T'as travaillé pour l'OLP? Il y avait des gens cachés dans l'avion? Qu'est-ce que tu fais en France? Qui vois-tu en France? Tu habites où? Pourquoi tu reviens? Tu as de la famille ici? T'as des bombes? Ta femme elle est arabe?" Cette année, ils étaient plus gentils que d'habitude.
Ça c'est mon travel document israélien pour les palestiniens qui vivent en Cisjordanie ou à Gaza. Ce qui me choque dans ce "truc", c'est que en face de la nationalité c'est écrit "undefinited", indéfinie. Ici, il y a un tampon avec un nombre : c'est le n°65. Cela signifie que j'ai le droit de retourner. C'est un code. S'il n'y a pas le n°65, j'ai le droit de partir (évidemment), mais pas de revenir.
Ça c'est le passeport avec lequel je suis allé en Grèce. J'avais un cousin qui travaillait en Yougoslavie. Il m'a conseillé de venir là-bas pour finir mes études. J'avais passé mon bac en 85. Ensuite, comme j'étais pauvre, j'ai travaillé à droite, à gauche. Et en 87, l'Intifada a commencé. J'étais bloqué. J'ai participé avec les copains. Et le 17 janvier 90, je suis parti. J'ai fait les papiers et tout ça. Je n'ai pas eu de problème. Juste trois mois d'attente, payer de l'argent et voilà. Je suis allé en Grèce. Mais, je suis resté bloqué en Grèce. Je ne pouvais pas entrer en Yougoslavie avec mes documents israéliens, parce que la Yougoslavie alors ne reconnaissait pas Israël. Il n'y avait pas de relation diplomatique entre Israël et la Yougoslavie. Je suis allé à la frontière avec la Yougoslavie une première fois : ils m'ont interdit. Je suis allé à la frontière avec la Yougoslavie une deuxième fois : ils m'ont interdit. J'ai essayé avec un faux passeport : ils m'ont attrapé, et refoulé. Alors, je suis resté en Grèce. Je n'avais pas le droit de revenir en Israël avant neuf mois. Si je rentrais avant neuf mois, j'aurais eu des problèmes. Soit la prison, soit payer une amende. Alors, je suis resté en Grèce. Mon cousin me disait : "Essaye de passer, essaye, essaye." Moi, je n'avais pas d'argent. Après, j'ai rencontré des copains palestiniens. On a fait des projets : on va aller en Libye, on va aller au Koweit... Après, j'ai rencontré ma femme, là-bas, en Grèce. On a vécu neuf mois ensemble en Grèce. Après, j'ai demandé un visa pour venir avec elle en France, ils ont refusé, bien sûr. Alors, ma femme a écrit à François Mitterrand : ils ont donné leur accord. Et je suis venu en France. Au début, on s'est installés à Saint Tropez, enfin à côté, dans un

village qui s'appelle Cogolin. Chez ma belle-mère. On est resté deux mois chez elle. C'est une petite ville de dix-mille habitants. J'ai admiré le paysage, c'était magnifique. Il n'y avait pas tellement de montagne. En Grèce, là, j'avais vu des montagnes. Ça me rappelait la Méditerrannée. Mêmes arbres, mêmes fleurs. Le contact avec les gens, ce n'était pas facile. Parce que je ne parlais pas le français du tout. Je parlais avec ma belle-mère en anglais. C'était dur. Parce qu'elle ne me comprenais pas, je ne la comprenait pas, parce qu'elle ne parle pas couramment anglais. Son mari était très sympa. Comme un copain. J'étais étonné, parce que chez nous le beau-père n'est pas tout le temps sympa. Comme Cogolin, c'est pas loin de la mer, on allait deux ou trois fois par semaine à la mer. Et puis, j'ai travaillé un petit peu là-bas. J'ai fait le jardinage, ramassé les feuilles mortes chez une dame très riche, communiste. Son mari, il dirige un théâtre à Paris. Et ce qui m'a choqué, c'est que chez nous aussi il y a des pauvres et il y a des riches. Mais de l'extèrieur, tu ne vois pas vraiment la différence. Chez eux à la maison, ils ont des villas avec des meubles de valeur. Mais, à l'extèrieur, tu ne vois pas de différence. Tout le monde s'habille de la même façon, tout le monde mange la même chose. Mais quand je suis venu ici, j'étais choqué. Par exemple, cette dame elle arrache les fleurs du jardin, pour planter d'autres fleurs. Elle a cinq ou six femmes de ménage, les jours de réception, il y a des gens très célèbres qui viennent, il fallait que tout soit nettoyé très bien, il fallait que je reste caché. Il jettent les choses. Ils jettent la viande comme on jette une baguette de pain. Là, j'ai compris ce que c'était les gens riches. En plus elle est communiste.

Jihad, Madjid, et moi, on nous appelait les trois frères. Majid, il a deux ans de moins que nous. Mais à partir de 18 ans, il était notre voisin. On était proche, proche, proche. On avait pleins de choses en commun. C'était un ami. On a fait l'Intifada ensemble, on dort ensemble, on mange ensemble, nos vêtements sont les mêmes. Et quand je suis parti pour l'Europe, il ne voulait pas que je parte. Il m'a dit : "Je resterai tout seul". Mais c'est lui qui m'a donné l'argent pour que je puisse partir. Et quand je suis revenu en 91, il était en prison, je ne l'ai pas vu. Après, je suis retourné en 93 avec ma femme, il était en prison, toujours. Heureusement, c'était le jour de son jugement, alors j'ai pu le visiter. Le juge a dit à mon copain : "Je te donnes trois ans, et une amende. Tu es d'accord ou non?" Et mon copain, il a dit non. Parce qu'il disait qu'il avait rien fait et qu'il n'avait pas d'argent. Mais un autre, qui était dans le même groupe a dit oui. Alors, ils ont reporté le jugement. Et il a vu ma femme par la fenêtre du bus qui l'emmenait au tribunal.

Hélène :

"Moi, j'attendais devant le tribunal avec un cousin de Nasser. Il y avait tous les gosses qui montaient sur les poubelles qui essayaient de voir à l'intérieur, qui s'accrochaient aux barbelés. On attendait, on attendait. Le soleil montait

de derrière la prison. il faisait vraiment trés chaud. J'étais assise sur un banc à coté d'un mec qui vendait de fallafels. Vraiment, il faisait chaud. En plus, ce jour-là, ils avaient voulu que je mette un keffieh. C'est plus chaud qu'un simple voile. On attendait les bus. On attendait les bus. Avant les bus, il y avait des Range-Rovers, pleins de mitraillettes. Et puis les bus sont arrivés. Et là, tout le monde s'est mis à courir, la foule s'est mise à courir. Le cousin de Nasser m'a attrapé, il m'a dit : "Il faut courir". J'ai commencé à courir derrière les bus. Je ne comprenais rien du tout. J'avais envie de pleurer. Je ne comprenais pas du tout ce que je faisais à courir derrière ces bus. Ensuite, les bus rentraient dans l'enceinte de la prison. Et comme le bus était plus haut que le mur qui nous séparait d'eux, les prisonniers nous voyaient. Et tout le monde se parlait. Les gens grimpaient sur le mur, et s'accrochaient aux fils de fer. Les mains s'ensanglantaient les mains pour pouvoir parler aux prisonniers dans le bus. Et moi, je me sentais toute ridicule, parce qu'ils ont voulu me faire monter sur un mur en face du bus. J'y arrivais pas. Les autres filles me poussaient. Parce qu'elles voulaient voir qui un fils, qui un frère, qui un mari. Et moi, je ne savais même pas qui j'allais voir. Finalement, on m'a dit : c'est lui, c'est lui, c'est le noir. Mais en fait, il y avait pleins de noirs dans le bus. J'ai dit bonjour à tous les noirs que j'ai vu.
Nasser :
Donc, quand je suis revenu en 93, je ne l'ai pas vu. Il était en prison. Au tribunal. Je l'ai seulement embrassé, il m'a serré dans ses bras, pas plus. Parce qu'on n'a pas le droit de parler dans le tribunal. Et en 96, il était en Cisjordanie occupée. Mais comme il n'avait pas le droit de rester là-bas, il s'est installé à Jericho. Donc, je ne l'ai pas vu.
Et lui, là c'est mon cousin. Il est en prison à vie. Il a fait parti du Hamas, il a participé. Il a fait des opérations contre les israéliens. Je l'aime beaucoup. C'était quelqu'un de simple. Il buvait de l'alcool, il fumait le hashish. Avec la répression, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il était jeune. Il avait 19 ans quand je suis parti. Les juifs, l'ont jugé : 900 ans de prison. 900 ans ça veut dire jusqu'à la mort. Ce qui me choque, c'est que quand je suis parti, il était loin d'être avec Hamas. Je pensais que c'était quelqu'un qui ne peut pas tuer. Ce n'est pas quelqu'un qui réagissait violemment. Je ne sais pas ce qui s'est passé. La répression israélienne? Il en avait marre de ne rien faire? Juste avant de partir, il m'a offert ce sac de voyage. Voilà.

Pour draguer les filles, par exemple. Si on croise une fille, on lui fait un clin d'œil, si elle sourit, ça veut dire que je l'intéresse, qu'elle m'intéresse. Et ensuite, je me débrouille chaque matin pour sortir de la maison à sept heure. Et elle sort aussi de sa maison à sept heure. Elle marche devant, et moi, je marche trois-quatre mètres derrière. On commence à parler discretement, parce que c'est interdit de parler aux filles. Dans un coin secret, elle laisse tomber une lettre, je la ramasse, et voilà. Des fois, j'accélérais, je la

dépassais, et comme ça on se croisait et on pouvait se voir. Il y avait deux kilomètres entre la maison et l'école. On avait le temps quand même. Mais le temps passe très vite. Deux kilomètres en marchant lentement, ça peut prendre beaucoup de temps, mais quand même, on finit par arriver. Des fois, on sortait tôt le matin, mais vraiment très, très tôt. Les filles à l'école, elles sortent un quart d'heure avant les garçon. Alors, elles font le tour de l'école, et les garçons sortent, on se croise encore. Quand je passais mon baccalauréat, on avait fait une bande de copains. Et il y avait une fille, valeureuse, forte, qui s'appelait Aïcha, et qui faisait l'intermédiaire. Elle recevait et donnait les lettres aux filles. Parce que les filles de leur côté, elles avaient fait un groupe aussi, et c'était les petites copines des garçons du groupe. Et les garçons pouvaient parler à Aïcha. Elle était forte, costaud, noire. Elle faisait la loi à l'école. Elle te disait : "Fais attention, tu as Telle petite copine. Tu n'as pas le droit de draguer Telle autre". C'était une fille indépendante, c'était une forte personnalité. Et cette année, quand je suis revenu, j'ai appris qu'à présent, elle travaille pour la police secrète palestinienne. Elle a un grand pistolet. Des fois on pouvait ménager un rendez-vous dans une maison. Il y avait une femme mariée qui prétait sa maison aux amoureux. Sur les balcons, on échangeait des signes avec nos amoureuses, en réfléchissant le soleil dans des miroirs. Mais si on voit un garçon discuter avec une fille, alors là... on va envoyer un mec costaud de sa famille pour taper celui qui a parlé. Des fois ça peut être méchant. J'ai un cousin qui était amoureux d'une fille. Il est allé avec elle dans une orangeraie. Ça c'est su, et la famille de la fille, ils ont tué la fille. Et mon cousin, il est parti. Il faut faire attention.
A Gaza il y des des Bédouins, des cultivateurs, des bourgeois, et des noirs. Les noirs viennent soit de l'esclavage, soit sont issus de gens qui ne sont pas revenus chez eux après avoir fait le pélerinage. Les bédouins, ils viennent du Neguev, ou du Sinaï. Des cultivateurs et des bourgeois, il y en a toujours eu. Un homme noir peut se marier avec une femme blanche. Mais une femme noire, ne peut pas se marier avec un homme blanc. Les noirs entre eux peuvent se marier. Les blancs entre eux peuvent se marier. Sauf des cas exceptionnels. C'est très codifié. On ne peut pas enfreindre ces lois. Et puis, il y a aussi des chrétiens et des musulmans. Un musulman peut épouser une chrétienne. Mais une femme musulmane ne peut pas épouser un chrétien. Alors par exemple les femmes noires non-bédouines restent célibataires, sauf à épouser un homme noir de la même communauté d'origine africaine, et comme ces hommes-là préfèrent se marier avec des blanches-paysannes - puisqu'ils n'ont pas le droit de se marier avec des blanches-bédouinnes- voilà pourquoi elles restent souvent célibataires.

La balle, c'est ma balle. Elle est dans une éprouvette, dessus c'est marqué "Nasser Ateya. Balle". Le 5 mars 1989, je me suis fait tirer dessus. C'était le

jour de la Terre. On était dans la maison. On en avait marre, parce que c'était le couvre-feu. On est allé jouer au foot, avec mes cousins. On est sorti et on a joué au foot dans un terrain vague. Et tout d'un coup, les israéliens sont arrivés. Ils ont commencé à nous tirer dessus. On leur a lancé des pierres. Tout le quartier est sorti. Et j'ai reçu une balle dans mon sexe. la balle est rentrée là, et elle s'est installée ici, dans la jambe. Je suis tombé dans un trou d'eau. On m'a sorti de là, on m'a amené à l'hôpital où je suis resté une semaine. Et on m'a dit : "On ne peut pas t'extraire la balle. Elle est à côté d'un nerf, c'est très dangereux, on ne peut pas. Mais il n'y a pas de danger, tu peux vivre normalement." Je suis sorti de l'hôpital. Ça me faisait un peu mal. Et quand je jouais au foot, ça me faisait mal. Ma jambe s'arrètait. Et quand je suis arrivé en Europe, je suis allé à l'hôpital Cochin. Ils m'ont extrait la balle. En fait ce n'était pas difficile du tout. En deux heures, c'était fait. Après l'opération, j'ai réclamé ma balle. On m'a répondu qu'on ne pouvait pas me la rendre si facilement, qu'ils avaient appelé la police et qu'il fallait que je m'arrange avec eux. Et la police est arrivée à l'hôpital, et ils m'ont embarqué. Dans la voiture personne n'a voulu me parler. Je ne comprenais rien du tout. Ils m'ont fait rentrer dans un bureau. Et là, il y avait un inspecteur, qui me regardait comme ça... Et qui commence à m'interroger. Toute une enquète. "Et c'est quoi cette balle? Comment tu as reçu une balle?" Ils croyaient que j'avais reçu la balle en France. Alors, je leur ai raconté mon histoire. Je leur ai dit que j'avais un certificat d'Arafat. Alors, il s'est excusé. Et, ils m'ont rendu ma balle. Et ce qui est amusant, c'est que cette balle, elle est de fabrication française. C'est écrit dessus."

Annie :
La première fois que j'ai quitté le Liban, j'avais douze ans. Je me souviens d'une seule chose que j'ai ramenée, c'était une bouteille de parfum que ma meilleure amie m'avait donnée pour mon anniversaire. D'ailleurs, j'ai toujours la bouteille. Il n'y a plus de parfum dedans, mais il y a toujours la bouteille. C'était "Amazone" de Hermes. C'était précieux pour moi. On avait tout laissé là-bas. Une maison avec tous le meubles. On n'a pris que le strict nécessaire. J'ai pris des photos. C'est ce qu'il y a de plus précieux pour moi. Mon amie elle s'appelle Naïri. On était toujours ensemble. On était comme deux sœurs. Je n'ai pas eu de nouvelles pendant treize ans. Après treize ans, je suis retournée chez elle. Et, j'ai tapé à la porte. Elle a ouvert la porte, et elle est restée là à me regarder. Elle ne savait pas si c'était moi, si ce n'était pas moi. Elle me regardait. Quand je lui ai dit que c'était moi, elle m'a dit :
"C'est pas vrai! C'est toi Annie!"
Elle m'a prise dans ses bras.
"Comment ça se fait que tu te souviennes encore de moi? Je croyais que tu nous avais oublié là-bas."
Ils ont toujours l'idée là-bas, que quand on quitte le pays, on les oublie.

Je suis allé voir tout les gens que je connaissais. Chaque fois que j'allais quelque part, les gens me reconnaissaient:
"C'est toi Annie?"
Ils me reconnaissaient tout de suite. J'avais douze ans quand je suis partie. Il y a une dame dans la rue, elle marchait, j'étais sur le trottoir en face. Moi, je l'ai reconnue. Et elle m'a vu. Elle s'est arrètée.
"Annie? Tu es là?"
-"Mais comment vous m'avez reconnue vous aussi? Ici, tout le monde me reconnait"
-"C'est tes yeux. On ne peut pas oublier tes yeux."
Je suis restée deux mois. Et ce n'était pas assez. Il fallait que je revive tout. Je voulait voir tout le monde. Je ne voulais oublier personne.
Rien n'a changé. L'école n'a pas changé. certains profs sont toujours là. Personne n'a déménagé. Treize ans après, c'était la même chose. Les embouteillages, la saleté dans les rues. Je ne voulais pas que ce soit changé. J'étais heureuse de voir que tout est à sa place. Tout le monde est là. On se sent chez soi.

Il y a une photo.... On avait fait un défilé de vêtements folkloriques. Chacun avait représenté un pays. Il y avait l'Inde, les Etats-Unis, il y avait l'Arménie, et moi, je représentais le Liban. J'avais une robe longue, une gahalabiyé noire avec des broderies dorée devant. Et j'avais un foulard noir et doré. Avec un grain de beauté qu'on m'avait fait là.
A la fin du CM2 là-bas, on fait toujours la remise des diplômes. On est tous habillés de la même façon, et on nous remet les diplômes en nous félicitant. J'ai les photos de ça aussi. On était en habit marin, blancs et bleus, la jupe plissée, avec des boutons, et le col marin. Et les garçons, ils étaient tout en blanc. Chemise blanche, pantalons blancs, chaussures bleues marines. Chaque année, on changeait d'uniforme pour la remise des diplômes. Il y a un thème chaque année. Cette année là, c'était : la marine. C'est ma mère qui m'avait fait l'uniforme. Elle est couturière. Sinon, les autres, ils allaient voir les couturières.
A l'école aussi, on avait un uniforme. Il était bleu avec des poches devant. C'était obligatoire. La blouse jusqu'au CM2, et quand on est en sixième, ça change. J'ai fait que deux mois en sixième, parce qu'après on est venu ici. J'avais une jupe grise avec des bretelles. Il fallait qu'on mette une chemise blanche ou bleue marine. Et des chaussures noires. C'est très, très précis. Ça m'a fait un choc, quand on est arrivé en France. On s'habille comme on veut, on se coiffe comme on veut. Ça faisait pas très sérieux. C'était comme si on pouvait faire ce qu'on voulait. Et ce n'est pas ce qu'on nous a appris là-bas.

Georgette :

"La kebbé, je le fais parfaitement. Je vous ai dit : je suis d'origine libanaise. Et au Caire, on me disait : "Ta kebbé est la meilleure". C'était la bénédiction des gens de là-bas pour ma kebbé. J'ai beaucoup voyagé. Je vais vous raconter l'histoire. Mon père est né au Liban. Il y a eu le génocide des Turcs contre les Chrétiens au Liban. Papa était jeune. Il avait quatre ans. Il a fui le Liban. Sur une petite barquette, ils sont arrivés au Caire. Mon père avait traversé le Liban, avec sa mère qui le portait. C'était un gosse de quatre ans. Un soldat Turc avait dit "cela fera un bon soldat pour dans le futur". Il a grandi au Caire. Quand Papa a connu Maman, elle avait 18 ans, Papa en avait 22. Ils ont eu dix enfants, imaginez-vous. Nous sommes dix . Ça, c'est une photo de 1934. On y est tous.
Lui, c'est mon frère. Il est dominicain. Il est mort à Marseille. Ça, c'est mon frère aîné, il était ingénieur agronome.Celle-là, c'est une belle femme, elle est morte à 29 ans. Voyez la destinée de chacun. Son mari et elle-même sont morts la même semaine durant la guerre. C'est typhus. Elle est morte en laissant un bébé de trente jours. Maman a porté le deuil après ça. Maman s'est mariée à 18 ans, Papa à 22, et chaque deux ans, ils faisaient un enfant. Maman est de Damas. Elle était de la noblesse. Maman elle est de la famille Debané. Ils sont de Damas. Elle avait son oncle qui avait du personnel avec des gants, je vous prie, toute l'aristocratie à leur table. Sa mère est morte du cancer jeune. Pour la soigner elle a du travailler comme professeur de français pour des élèves qui étaient plus agés qu'elle. Parce qu'elle était dans le besoin. Son père était mort, sa mère était morte. Elle était donc tout à fait orpheline. Mais c'est un mariage d'amour. Quoique toute la famille de mon père était contre. Question bête : la religion. Mon père est orthodoxe, elle est catholique. Mais Papa s'était fait catholique. Moi, j'ai été mise au collége des Dames de la Légion d'Honneur. c'était une bonne éducation. Chaque semaine, on avait le carnet de notes, je vous prie. Parfois, je me remémore tout ça. Vous avez vu mon âge? Ça me revient tout ça. J'ai eu une enfance heureuse, j'ai eu un mari heureux qui m'a gâté. J'ai de très bons enfants. Mon mari, je l'ai rencontré chez une cousine. Vous voulez savoir tout cela? Vous n'allez pas le mettre là? Vous ne le mettez pas? Hein? Promis? Et bien, mon mari a été trois fois fiancé avant moi. Et chaque fois, il se dé-fiançait. C'était pas la bonne. Alors, moi je suis d'origine libanaise, moi, et lui copte. Mais on était catholiques, tous les deux. Et il avait l'impression qu'avec une libanaise ça fera pas son bonheur. Pourquoi? Je n'en sais rien. C'est un parti-pris. Peut-être parce que les libanais se croient un petit peu supérieurs. (il y a un peu de vrai là-dedans). Et quand on s'est vu, il a dit : "surtout pas de libanaise". Et chaque fois qu'on lui parlait de jeune fille libanaise, il disait : "Non. Non. Surtout pas." Trois fois dé-fiancé avec des coptes. Finalement, il a bien voulu essayer le coup et ça a marché. J'ai eu deux mois de fiançailles. Du 10 mai au 10 juillet, je me suis mariée. La photo, c'est le 10 juillet 47. Là, c'est à Alexandrie. Là, on est mal coiffées parce qu'on est sur une terrasse. Mais

l'éducation était occidentale, on ne parlait pas l'arabe. L'arabe c'était pour le personnel, je vous prie. Et mes frères nous grondaient quand on parlait l'arabe. "On vous a mis dans des collèges convenables. Alors, tenez-vous bien." C'était très strict. Très dur. C'était le grand monde, chic, les grands bals,tout ça. Par exemple, moi j'adorais danser, et mon mari ne savait pas. C'est vrai qu'il y a avait une grande différence d'âge, mais cela ne m'a pas rendue malheureuse. C'était un papa, un mari, un frère, tout. Il était un peu plus court. Alors, le photographe l'a relevé un petit peu pour la photo, et moi il m'a baissé un petit peu, pour que ça soit équilibré. Mon mari était le directeur de l'Institut saint Vincent de Paul pour l'Egypte. C'était un homme excessivement intelligent, et c'était un bon avocat, il faisait bien les rapports, il était parfait sur toute la ligne. C'était un homme très cultivé. Il aimait beaucoup lire. Il s'occupait de diriger tout le Mouvement Saint Vincent de Paul pour la Haute-Egypte et la Basse-Egypte. Le Mouvement Saint Vincent de Paul, c'est comme Caritas, Saint Vincent de Paul, c'était l'apôtre des pauvres, avec Louise de Mauriac. C'est comme l'abbé Pierre ici. Alors eux s'occupaient en Egypte de ravitailler les pauvres qui sont les coptes qui n'ont pas les possibilités de vivre. On visitait les pauvres, on donnait des subventions chaque mois, ou à Noël, on donnait les colis de Noël. On allait les visiter pour voir si vraiment, ils étaient dans le besoin ou si c'est des bobards. On recevait des aides de la France. Mais comme le gouvernemant Egyptien a mis le nez la-dedans, cher Monsieur, on a du couper avec la France pour ne pas avoir d'histoire. Mon mari était non seulement avocat, mais il était juge. C'était lui qui faisait les lois. Il était conseiller d'Etat. Il a quitté à 50 ans. Ils n'ont pas voulu le mettre secrétaire d'état, chère Madame, parce qu'il était copte. Alors, il a préféré donner sa démission et ouvrir une étude. Et ça a marché. Il avait plein de clients. Il avait des belges qui ont été nationalisés. Il avait des français. Et il est mort bêtement. Il est entré à l'hôpital pour faire une opération. Une semaine même pas après ... J'ai beaucoup pleuré cet homme, d'abord parce que j'étais seule, en plus je ne m'attendais pas du tout. C'est la seule malchance que j'ai eue dans ma vie.

Mon mari ne faisait pas la cuisine. Même pas la vaisselle. Aucune fois. Il détestait ça. Il faisait les courses. Il achetait tout ce que je voulais. Mais, moi je ne savais pas cuisiner au début. Du tout. Du tout. Du tout. A vingt cinq ans quand je me suis mariée, j'avais horreur de faire la cuisine. Maman avait des cuisiniers. On avait le personnel, on était très gâtés. Alors mon mari m'a mis un cuisinier et une femme de ménage et tout ça. Le cuisinier a été un salaud, il m'a fait des sales coups. Il mangeait la moitié de ce que j'achetais. Moi, j'étais innocente, je me rendais compte de rien. On l'a même emmené au Liban, il nous en a fait voir trente-six étoiles. Arrivé au Caire, je l'ai renvoyé. Alors mon mari m'a suggéré une chose - voyez comme c'est intelligent- : "Si tu fais la cuisine, je te donne la paye du cuisinier". Alors, j'ai retroussé mes manches, et il m'a donné la paye du cuisinier. Avec l'argent, je me suis

acheté des parfums (c'était Arpège de Lanvin en ce moment-là) et je faisais tout ce que je voulais. Parfois, je brulais la première fois la cuisine; et après ça a pris. Quand je ne savais pas, je téléphonais à Maman : "Comment tu fais ce plat, comment tu fais la moussaka?" Maintenant, ma moussaka, elle est bonne. Je la fais bien la moussaka. Vous épluchez les aubergines, vous les coupez en tranches rondes, vous les soupoudrez de sel, et vous les laissez un peu dans la passoire. La passoire va égoutter toute l'eau, parce que si vous laissez l'eau, l'aubergine va obsorber beaucoup d'huile. Vous faites ça la veille pour le lendemain, comme ça, toute l'eau est tombée. Alors, vous mettez de l'huile à chauffer. Vous faites cuire les aubergines comme les crèpes de chaque cotés, et vous les posez sur un papiers Sopalin : c'est très lourd l'huile, vous savez? Moi je la digère pas. Et quand c'est fini, vous faîtes revenir un steak haché avec un oignon coupé fin. Vous faîtes une rangée d'aubergines, une rangée de viande hachée; une rangée d'aubergines, une rangée de viande hachée. Et le tout nappé de sauce tomate. Vous faîtes rentrer au four. C'est tout.

Moi, je suis de Matariyé. Il y a l'arbre de la Vierge là-bas. C'est là que la Vierge s'est reposée après la fuite de la Palestine, avec le Roi Hérode. Elle a traversé le désert arabique. Elle est venue à Matariyé. C'est le lieu de mon enfance. Il y une chapelle tenue par les pères jésuites, je vous prie. Ils avaient un très grand parc -ils ont vendu une partie la propriété- avec à coté, l'arbre de la Vierge. Et la dame, là-bas, montrait un petit bain en albâtre, où le petit Jésus a pris son bain. L'arbre y est toujours. C'est la troisième génération de l'arbre. Le premier est mort, le second est mort, le troisième est là. C'est un sycomore. Et puis, il y a un obélisque aussi à coté. C'est dans la banlieue du Caire à présent. On avait un pavillon là-bas, on avait un jardin, un potager, des arbres fruitiers. On avait un âne et on avait un puits, et une noria pour arroser le jardin. On montait sur l'âne qui tournait. On avait des chiens aussi. Il y avait des fleurs, des manguiers. On avait deux jardiniers pour s'occuper du jardin qui était immense. Ma mère avec ses dix enfants ne pouvait pas s'occuper de tout. On avait du personnel, ma chère. Et au fond du jardin, le garage pour garer les voitures. C'était très chic. Maintenant, c'est horrible, sale. Maintenant, je vais au Caire en dégoutée. Matariyé, ça veut dire "eau douce". C'est ce qu'elle a dit la Vierge. Il y a l'obélisque, quelque chose de Ramses II, je ne sais pas, il y a l'arbre de la Vierge, il y a la chapelle à coté, il y a des invocations, des ex-votos que Maman avait mis pour les guérisons, et maintenant la chapelle est tenue par les pères coptes. Des cotholiques, toujours. Mais ce sont les pères jésuites qui la dirigent.

Ça c'est mon premier ouvrage. C'est de la toile. C'est à l'école que j'ai appris à broder, ma chère Madame, c'est obligatoire. C'était une heure d'ouvrage par jour. J'ai fait des draps aussi. J'ai plein de draps, vous voulez voir les draps? Et des nappes, j'ai des nappes, tout ça c'est des nappes. Là-bas, on a des maisons françaises, mon cher Monsieur, qui amènent les motifs, les tissus

et les fils. J'ai des boites pleines de DMC. Le tricot, tout ça, on l'a appris là-bas. C'était obligatoire. C'était une heure à deux heures par jour. Et pendant la couture, pendant l'ouvrage, on faisait la méditation. Il y a avait une dame qui faisait la lecture des Evangiles. Vous voyez, ça c'est une nappe. Ça je l'ai fait à l'école, j'avais douze ou treize ans. Mon trousseau, Maman l'a fait. C'est pas tout le monde qui fait un trousseau. C'était très onéreux. Moi, j'avais tout mon trousseau. Ça c'est de la bretonne. Vous devez travailler sur le dessin avec l'aiguille. Et j'ai fait pire. J'ai fait le lacet. Vous connaissez le lacet? J'ai fait des rideaux en lacets. Je ne sais plus où ils sont. Ça c'est la décoration de mon mari. C'est la croix de Saint Sylvestre. Ça c'est la rosette. C'est le pape qui la donne. C'était une belle fête. Et ça c'est la Croix de Palestine, parce qu'il a travaillé pour les palestiniens. Ça c'est le drapeau de la Palestine. Ça c'est le roi Farouk. Mon mari, il a écrit les loi martiales pour les palestiniens. Ça c'est en argent. Ça c'est les choses du Conseil d'Etat. "Fin du système judiciaire mixte". Parce que dans le temps les étrangers avaient leurs tutelles par des étrangers en Egypte. On a aboli les lois de ce système. On est tous devenus Egyptiens, c'était en 49.
Une française? Mariée à un musulman? Le ménage marche? Ça m'étonne. Moi, je me méfie. Je vous le dis franchement. J'en ai ai vu plusieurs qui sont malheureuses comme tout parce que ce ne sont pas les mêmes civilisations. Et puis les beaux-parents n'acceptent pas beaucoup. Et puis, c'est pas les mêmes cultures, si le musulman, il a son ramadan, hein? Il faut suivre, les enfants ils ne sont pas admis dans la religion chrétienne. C'est l'Islam qui marche avant tout. Une femme musulmane qui se marie à un copte? Oh, surtout pas. Encore que ce soit un musulman qui marie une chrétienne, ça va. Mais une musulmane, elle sera bannie. Il y a une dernièrement, elle a du fuir l'Egypte. Elle s'était faite chrétienne. Vous reniez votre religion? Vous allez en enfer. C'est terrible là-bas. Vous savez la raison, c'est parce que l'homme chrétien n'a pas le droit de monter sur la femme musulmane. Pendant l'acte. Vous voyez la petitesse d'esprit. Mais, l'homme musulman peut faire ça. Parce qu'alors, c'est la religion musulmane qui domine. Vous ne saviez pas cela? Je vous apprends des choses. C'est mon mari qui m'a appris tout ça. Il voyait comment les coptes ils étaient malmenés.
La coupe en Lalique, elle est sur la vitrine, là-bas. Au premier étage. C'est mon mari qui me l'a offerte pour les fiancailles. Elle était remplie de chocolats et de marrons glacés. Ça vous va? Elle est belle, hein? Elle était pleine de chocolats et de marrons glacés. Ça faisait plaisir. Je n'étais pas gourmande en ce moment-là, je ne pensais qu'à sortir et m'amuser. Mais, ça, c'était le cadeau de fiancaille. Il m'a offert des fleurs aussi. Et une bague.

Antigone :

"Tout le monde partait d'Alexandrie. Les années 60 n'étaient pas faciles en Egypte, n'étaient pas heureuses non plus. Il y a eu un changement de mentalité des gens. C'était la suite du refus de la Caisse Internationale de donner de l'argent à Abd El Nasser pour quil fasse le barrage d'Assouan. Ils se sont montés contre les étrangers. Sans ces circonstances personne ne serait parti. On était très bien. On travaillait, on respectait les gens, les gens nous aimait. Et maintenant, les Egyptiens quand ils entendent du grec dans la rue, ils s'approchent :
"Mais pourquoi vous êtes partis? Pourquoi vous ne revenez pas?" On n'a jamais eu de mauvaises relations avec les Egyptiens. En tant que Grec. Parce que avec les français, les anglais, il y a eu une période après le Canal de Suez où tout a été vraiment difficile. Ils ont été chassé en une nuit. Les Egyptiens ont toujours gardé la rancune. Pour nous, ce n'est pas la même chose. Il y a encore des Grecs en Egypte. Deux mille cinq cent environs. De ma famille, ils sont tous partis. Quand nous sommes partis, nous avons emmené les meubles, tout. Et je trainais avec mes malles, à chaque voyage en cabine dans l'avion, je prenais avec moi tout ce qui était fragile, les plats, les verres, les tasses. On a tout pris ce qui était dans notre maison.
Il y a des choses, que si vous les laissez derrière vous, c'est comme une trahison. Ils vous ont servis vingt ans, vingt-cinq ans, trente ans, et si on le laissait derrière nous, c'est comme si on les trahisait. Quelqu'un a acheté notre maison avec les affaires qui restaient dedans, et je n'ai aucune idée de ce qui restait. Quand je suis retournée, je n'ai pas pu retrouver celui qui avait acheté la maison. La maison est là, mais lui a eu une crise cardiaque, il ne peut plus monter six étages à pieds, la maison est fermée, il la garde, mais je ne pouvais pas y pénétrer. Mais beaucoup d'entre nous sont rentrés, ils sont allé voir les maisons qui étaient prises par les arabes, avec beaucoup d'émotion. C'est toute une vie, hein? Nous, nous avons vraiment tout laissé derrière. On sait que c'est fichu, c'est perdu. Si vous quittez votre pays, pour aller vivre à l'étranger, il reste toujours quelqu'un derrière : la mama, l'oncle, le frère, la maison peut-être : on peut y retourner. Mais pour les grecs d'Alexandrie, ça a été un point final. Une coupure complète, définitive. On ne retrouve personne, on ne retrouve rien, il n'y a que les cimetières -nos cimetières- qui sont là.
Mon père est arrivé en Egypte à l'âge de dix-onze ans. Il venait de son île natale pour chercher du travail. Ils venaient avec sa famille, pour survivre, en quelque sorte. Par contre, ma mère a été victime d'autres circonstances. Sa tante s'est mariée en Egypte, ils sont venus voir la tante en Egypte, et ils sont restées. Par pur hasard, disons. Ensuite, ma mère ne s'est pas mariée par amour. En ces temps-là, quelqu'un voyait quelqu'une, et il envoyait la maman, le cousin, la tante pour la demander en mariage. Mon père est arrivé en Egypte avec mon grand-père et ma grand-mère : ils sont allés s'installer sur le Canal de Suez où il y avait du travail. Le grand-père était

menuisier et mon père a commencé par tout faire, comme faire la vaisselle dans des restaurants, et puis petit à petit il est devenu mécanicien mais pas de la fac. Sur le tas. Et ma mère est parti faire des études de couture une année en France, elle est rentrée en Egypte, et elle a ouvert une école de couture. Elle a tenu cette cette école pendant dix-douze ans, et puis elle s'est mariée avec mon père. Et quand nous avons quitté l'Egypte définitivement, j'ai ramené son diplôme français de couturière, que j'ai retrouvé par hasard, durant le déménagement.
J'ai fais mes études à l'école grecque d'Alexandrie. L'enseignement était en grec. On apprenait le français, l'anglais, et l'arabe. Mais l'enseignement était en grec. Il y avait des écoles françaises, des écoles anglaises, des écoles grecques, des écoles arméniennes. Il y avait de tout. C'est ça qui donnait le caractère cosmopolite de cette ville. Les gens pendant des décennies ont su vivre sans problème. On vivait tous ensemble sans poser de problèmes les uns aux autres. Qu'ils étaient des juifs, des chrétiens, des musulmans, des arabes, des grecs ou des anglais, chacun respectait les autres et c'était tout. On parlait anglais ou français avec les anglais et les français, grec parfois avec les arméniens, et une grande majorité des grecs d'Egypte sont partis d'Egypte sans parler l'arabe. On ne parlait l'arabe qu'avec la femme de ménage, on ne parlait pas l'arabe à l'école, dans les associations, entre nous on ne parlait que le grec. C'est vrai qu'on snobait un peu les arabes. Surtout en Egypte. Il n'y a pas eu de mariage mixte avec les Egyptiens. C'était très, très rare. A la fac, on a eu des amis Egyptiens, mais c'était un peu de loin. On n'avait pas le temps pour s'occuper des Egyptiens. C'est mauvais ce que je dis, mais c'est vrai. C'était mauvais, maintenant, je le sais, mais c'était comme ça. On était un petit monde clos dans un autre monde qu'on ignorait. Notre vie là-bas, pendant des décennies a été fictive. Elle n'a pas été vraie. Parce qu'une vie qui est vraie c'est une vie qui prend, qui donne avec les autres, avec les indigènes. Mais nous, on n'a pas fait ça. On a vécu dans notre petit monde qui était bien cadré, bien couvert. Mais c'était notre petit monde. Ce n'était pas le vrai monde qui existait. Il y avait des quartiers qui étaient habité surtout par des grecs. Alors, tu sortais dans la rue pour jouer, et le copain en face, c'était un autre petit grec.
A partir de dix-sept ans, j'allais tous les étés en Grèce avec les Scouts d'Alexandrie. Et ça jusqu'à vingt-cinq ans. Il y avait beaucoup de famille qui allaient en Grèce tous les étés avec les enfants. On y allait en touriste, en bus, on restait entre nous, et on ne voyait que ce qui était beau. C'était un petit morceau du rêve qui se perpétuait. C'était un monde beaucoup plus grand qu'Alexandrie. Et Alexandrie, pour nous à cette époque, c'était le centre du monde.
La Grèce était un pays de rêve, idéalisé complètement. On croyait que tout y était beau, tout y était parfais, on croyait que tout le monde y était d'un haut niveau intellectuel : et quelle déception quand dans les années 60 et 70, on a

commencé à retourner au pays, et on a réalisé que ce n'était pas la vérité. Que c'était un pays comme un autre, et que c'était un peuple comme un autre.
Les grecs d'Egypte avaient eu une très bonne éducation. Il n'y avait pas d'illettré chez nous. Tout le monde lisait, on avait un certain niveau : le français, l'anglais, le piano, la musique. Et pas seulement pour les riches, c'était pour tout le monde. Et on croyait que c'était la même chose en Grèce. Et ce n'était pas du tout la même chose. On nous gonflait avec l'histoire de la Grèce, avec les héroïsmes, toute l'histoire grecque, jusqu'à la seconde guerre mondiale. N'oubliez pas qu'à Alexandrie, un jour, est arrivé, un des bateaux de la flotte grecque qui a été coupé en deux par un sous-marin allemand en plein milieu de la Méditerrannée, et il a su arriver, entrer dans le port : vous imaginez les héros comment ils ont été reçu. On a vécu toute cette histoire de façon un peu plus forte que si on avait été au pays. On était deux cent mille grecs partagés entre le Caire et Alexandrie. Par exemple, le premier officier de l'armée grecque qui est mort durant la guerre, était un grec de l'Egypte. Il est mort près de l'Albanie.
Alors, à notre retour en Grèce, c'était un peu l'étranger. Il y avait un manque de "savoir-vivre". Par exemple, si je ne vous connait pas, je vous vouvoies. On nous avait appris ça. C'est comme ça. Mais en Grèce, par exemple, le marchand de légume dés le lendemain qu'il vous voit :
"Ah Maria! comment ça va?", il commence à te tutoyer, comme ça, de façon, un peu choquante. Mais, ce qui nous choquait vraiment, c'était ce manque de niveau intellectuel. Parce qu'on croyait que tout le monde était comme nous. Peut-être pas que tout le monde parlait deux ou trois langues, mais quand quand même.
Là, je suis retournée en Egypte. C'était la première fois depuis quinze ans. Il y avait d'autres avec nous qui y retournait trente ans après. Là, c'était le séïsme. Mais, moi avant d'y retourner j'aitais malade. Avant et après. Surtout avant, parce que, inconsciemment, je craignais. Alors deux ou trois jours avant le voyage, je suis tombée malade. J'ai un ami médecin, il est venu à la maison, il m'a ausculté, il m'a dit :
"Tu n'as rien."
C'était un refus inconscient d'y retourner, la peur d'être déçue, de ne rien retrouver. Et c'est vrai que c'est un choc. On ne retrouve presque rien -parmi les êtres humains- parce que les immeubles sont toujours là. Mais les gens qu'on connaisait, il n'y a plus personne.
Je suis allé travailler en Syrie. Je parle très bien l'arabe. A Alexandrie, je ne parlais jamais arabe, par contre en Syrie, j'ai beaucoup, beaucoup parlé arabe.
Je porte ce complexe en moi. Je vais vous avouer une chose qui ne m'honore pas : quand je suis arrivée en Syrie, je parlais l'arabe de l'Egypte qui est assez différent de l'arabe de la Syrie. On me demandait :

"Vous êtes Egyptienne?"
Et je considérais cela comme une insulte. C'était automatique chez moi. Ce n'était pas logique. Alors pendant quelques mois, j'ai fais des efforts pour changer ma prononciation en arabe pour parler comme les Syriens, comme les Libanais, et qu'on ne dise plus que j'étais Egyptienne. Et maintenant quand je parle arabe, on me demande si je suis Palestinienne.